

NAHAR MISRAÏM
*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel
Des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

4ème trimestre 2020 – N° 83

Octobre 2020

7 euros

Sommaire

p.2 –: Témoignages :

Les différents quartiers du Caire

Edmond Harari

p.8 - Autour de Félix Benzakein

André Cohen

p.11 J'ai grandi à l'ombre du pharaon

Maurice Mizrahi

p.16 - Histoire :

Abd Al Rahman al Jabarti

André Cohen

p.17 - Histoire des Juifs en Égypte

André Cohen

p.22 - Récit :

Histoire d'une affiche

Denise Amiranoff

p.28 – Dans la presse

*« Une réfugiée Palestinienne obtient la
nationalité espagnole »*

The Times of Israël

p.29 – Fiches de lecture

*-Le vieux qui lisait des romans d'amour
-La peste*

Victor Attas

p.31 – Livres à lire

André Cohen

p.32 – Réponses de nos adhérents

Appel à dons pour l'AIU

*SHANA TOVA OU
METOUKA A TOUS*

L'année 5780 s'est terminée.

Avec elle, un cortège de problèmes et de mauvaises nouvelles, mais aussi une lueur d'espérance.

Récapitulons brièvement : Nous avons perdu un acteur éminent du bureau de notre association David Harari.

Comme tout le pays et la moitié de l'humanité, nous nous sommes retrouvés cloîtrés dans nos logements puis libérés mais obligés de porter une muselière en extérieur !

Nos réunions sont supprimées et nos possibilités de communication avec nos adhérents ont été réduites. Malgré cela notre bulletin du deuxième trimestre a pu être expédié, bien qu'avec retard, et le suivant, qui devait paraître en juillet, a été regroupé avec l'actuel.

Notre appel aux bonnes volontés pour renforcer le bureau a donné huit propositions d'aide.

Nous gardons donc l'espoir. Nous souhaitons qu'il en soit de même pour vous et vos familles.

Que Roch Ha'Shana 5781 vous apporte bonheur et santé ; que la pandémie covidienne s'estompe afin que nous puissions enfin nous retrouver à nouveau dans la joie.

Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 30 euros - Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an -

Abonnement + Adhésion : 50 euros

Secrétariat et abonnement : **André COHEN**, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e-mail) : aspcje@gmail.com

Site : www.aspcje.fr

Présidente Nadia CHALOM

Directrice de la rédaction Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774

Imprimerie Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance – 14400 BAYEUX

ISSN: 0249-80

Témoignages

***Edmond Harari nous raconte : Les différents quartiers du Caire
Article paru dans le n°1 de Nahar Misraïm de décembre 1980.***

LES DIFFÉRENTS QUARTIERS DU CAIRE

En réalité, il existait non pas **un** quartier Israélite mais bel et bien **quatre** quartiers situés dans le même secteur, partant de la place Ataba el Khadra jusqu'au fond de la rue Mousky, c'est-à-dire jusqu'au quartier de Nahassin en passant par la rue Sekka el Guedida.

Le quartier Ashkenase

Avant l'année 1928, date du percement de la rue Farouk, le quartier dit « Ashkenaze » s'étendait de la limite du Jardin Rossetti jusqu'à la synagogue, autour de laquelle une cinquantaine de familles modestes, d'origines diverses, la plupart des pays de l'Est, Polonais, Roumains, Russes, etc. vivaient, si je puis dire, en vase clos.

Dans une annexe de la synagogue il y avait le siège du Conseil Communautaire Ashkenaze, celui de la Société de Bienfaisance et celui de la Hevra Kadicha, le Heder (école talmudique), avec son rabbin et son cantor. Tout à côté, un petit édifice abritant l'asile de vieillards, pour une vingtaine de personnes, une cuisine populaire distribuant la nourriture aux nécessiteux deux fois par jour, et dirigée par un comité de dames. Dans une autre petite ruelle il y avait la polyclinique qui fonctionnait grâce à d'excellents médecins, et ce sans distinction de race ou de religion.

A la tête de cette communauté se trouvaient des personnalités diverses –commerçants aisés, médecins, avocats, membres du Bné Brith, etc.- qui subvenaient de leurs propres deniers aux besoins financiers et à la bonne marche des différents services.

Je cite ici un cas typique : Au lendemain de l'incendie criminel qui détruisit la synagogue et une partie de l'asile de vieillards, une première collecte fut immédiatement organisée. Mais malgré l'indemnité versée par le gouvernement égyptien, cette collecte n'ayant pas été suffisante, une autre fut organisée la veille de kippour où l'office fut célébré sous une tente dressée dans la cour à cet effet. Et cette fois les sommes collectées contribuèrent largement à la reconstruction de la synagogue et d'un nouvel asile de vieillards, plus moderne et plus spacieux.

Les relations des Juifs Ashkenazes avec la communauté sépharade ont toujours été empreintes d'une sereine cordialité et ils collaborèrent étroitement à certaines œuvres communes telles les écoles et l'hôpital dont une bonne partie des membres était ashkenaze. D'autres aussi collaboraient aux journaux et périodiques juifs.

Citons encore un journal et un théâtre yiddish.

A la nomination du Grand Rabbin Nahum à la tête de la communauté sépharade, une délégation de Juifs Ashkenazes se rendit au rabbinat pour inviter le Grand Rabbin à leur rendre visite, ce qu'il fit avec beaucoup de solennité.

Je dois dire franchement que cette communauté était un modèle du genre ; on ne rencontrait aucun mendiant Ashkenaze, aucun enfant non scolarisé, soit aux écoles communales, soit dans les écoles privées, lycée français, etc... Beaucoup de ces enfants sont devenus d'éminents avocats, médecins, ou autres.

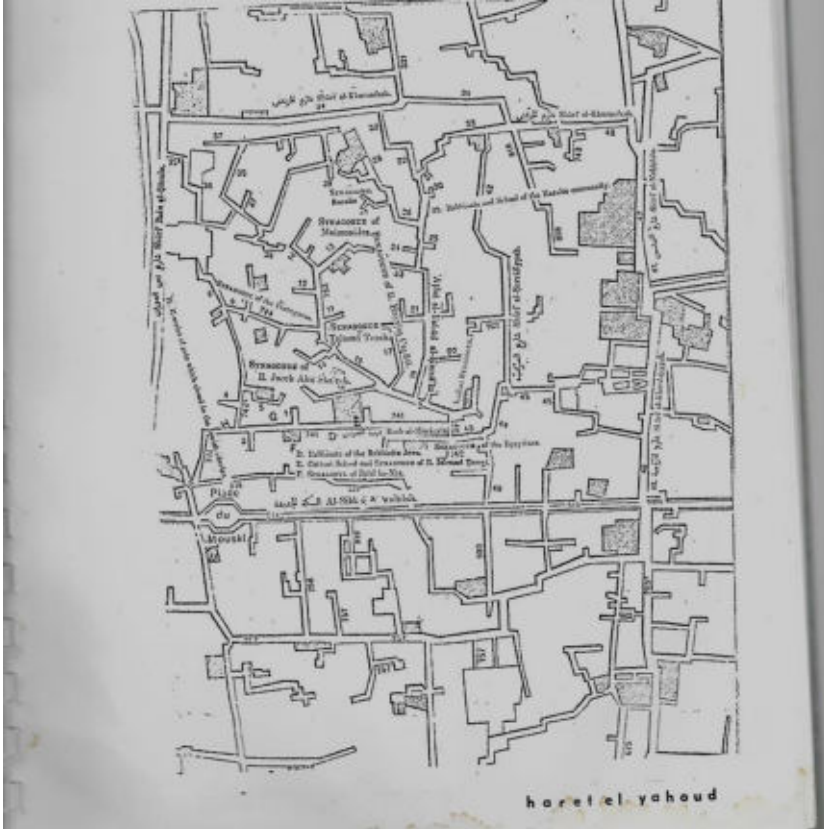
Mais revenons au quartier lui-même, dit de « Darb el Barabra » : une rue centrale, flanquée de part et d'autre de petites ruelles où vivaient des familles très dignes d'artisans, de petits boutiquiers etc...

Ceux-ci se composaient principalement d'épiciers à longue barbe et lévite, coiffés de l'éternelle kippa noire, spécialisés dans la confection de viandes froides, salami, saucisses, poitrine de bœuf, graisse d'oie, poissons salés, gefeltesh maison et surtout une pâtisserie tenue par un couple de viennois qui, à part le pain tressé du vendredi, confectionnait le pain noir et les strudels aux noix et aux raisins.

Sans oublier un ou deux restaurants qui servaient des mets strictement ashkenazes et vendaient du vin, du cognac, distillés chez eux (avec ou sans licence évidemment).

Il y avait aussi un laitier d'origine russe qui possédait une ou deux vaches, qui fournissaient le lait, la crème, le beurre, le fromage blanc, strictement cachet. Je le vois encore déambuler sur sa bicyclette portant sa lévite noire et le chapeau à large bord des hassidim, avec sur le guidon deux grands bidons, et à l'arrière deux autres remplis de lait. Presque toutes les familles européennes se fournissaient chez lui car sa laiterie était d'une propreté absolue.

Il y avait aussi deux bouchers, deux charcutiers, marchands de volailles vivantes (poulets et oies), flanqués à leur porte de l'éternel « shokhet » (égorgeur).



Les autres artisans : un chapelier qui confectionnait les casquettes, les bérets marins, les chapeaux à poil noir et large bord pour les hassidim. Deux tailleurs de lévites et plusieurs cordonniers, puis les horlogers, bijoutiers, orfèvres graveurs, et même un vieux tailleur de diamants.

Quelques familles plus aisées vivaient à la rue Mousky et à Ataba el Khadra.

Le quartier Judéo-Espagnol

En descendant la rue Darb-el-Barabra on arrive à la rue Hoch-el-Hin et à la rue Darb-el-Mezaen. Là se trouvait un embryon de communauté Judéo-Espagnole autour d'un oratoire situé dans un appartement dont la grande pièce servait de lieu de culte, dirigé par deux vieux rabbins, l'un venant de

Smyrne et l'autre d'Istamboul, et possédant des Sefers Torah importés de Turquie, dont les boîtes finement ciselées en argent étaient d'une grande beauté. Les prières se faisaient en hébreu mélangé de Ladino, les chants en Istambouli sur des airs turcs.

Le soir un Talmud Torah fonctionnait avec quelques élèves. Dans une autre pièce il y avait une bibliothèque contenant des livres en Judéo-Espagnol d'une grande valeur, tous importés de Turquie depuis des temps lointains.

Une troisième chambre abritait une société socio-culturelle, la Bikhour Holim, et une petite clinique où un ophtalmologue et un médecin généraliste venaient régulièrement deux fois par semaine. Cette clinique était aussi ouverte à tous les malades, sans distinction de race ou de religion.

Une vingtaine de familles indigentes mais très dignes gravitaient autour de cet oratoire, quelques artisans bijoutiers, tailleurs, cordonniers, qui s'étaient spécialisés dans la confection de sandales en cuir et de pantoufles en tissu.

Quelques mères de famille étaient couturières et sortaient travailler en ville.

Des pâtisseries en chambre confectionnaient des produits judéo-espagnols tels les borekitas, les boyos au fromage et aux épinards et les pasteles à la viande qu'ils sortaient vendre dans les quartiers extérieurs, les portant dans des paniers à anses en osier ou dans de grandes boîtes en fer ou verre transparent.

Il y avait aussi un restaurant spécialisé dans les mets typiquement judéo-espagnols. Par la suite son propriétaire, Béhar, l'a transféré dans l'arrière-salle du grand café Radwan situé rue Farouk, et l'a appelé « Restaurant Salonique ». Il fournissait aussi des repas à domicile pour ceux qui les lui commandaient.

Certains artisans étaient spécialisés dans la confection de la « Ricotta », fromage de brebis sans sel, très crémeux, succulent arrosé de confiture ou simplement saupoudré de sucre.



Le quartier Rabbanite proprement dit : Haret el Yahoud

Sortant de là nous arrivons à l'intersection de la rue Mousky et de la rue Khalig-el-Masri pour arriver au quartier israélite sépharade où l'on accédait par deux entrées : la première à quelques pas du Khalig place du Mousky, et la seconde à Bab-el-Sarafia (porte des changeurs) au fond de Sekka-el-Guedida.

En prenant la première entrée nous arrivons à la rue el-Sekelba : deux marchands de livres de prière, taleths et tefelims, des calottes en velours ou simplement en tissu noir, trois maisons mortuaires tenues par trois familles de père en fils depuis un temps immémorial, une imprimerie hébraïque spécialisée dans les livres de prière et de Pessah.

On arrive ensuite à la synagogue Baal Haness, la synagogue Rab Ismael, où les plus vieilles familles judéo-espagnoles venaient faire leurs dévotions. Signalons ici que lors de réparations effectuées au Temple Rab Ismael on a découvert une petite Gueniza contenant outre de vieux rouleaux de sefers, des livres écrits en judéo-espagnol, où l'on pouvait lire les textes hébreux écrits en caractères latin, l'un d'entre eux datant du 15^e siècle. Ce livre a été déposé dans la bibliothèque du Temple d'Ismaïlia.

On oublie généralement que Haret-el-Yahoud a été le berceau des plus grandes familles juives du Caire. En effet, chaque famille possédait son « Hoch » (cour) à l'intérieur duquel étaient bâties des habitations d'un ou deux étages, le tout entouré d'un mur d'enceinte et fermé par une grande porte, bien protégées des étrangers et surtout des voleurs.

Les plus grands Hoch étaient ceux des familles Cattaoui, Mosseri et Green. Puis les Jabes, Ezri, Moghnaghé, Romano, Mizrahi, etc...

Les familles très aisées se faisaient un devoir de construire en face ou à côté de leur habitation une synagogue ou un lieu de prières que l'on appelait « Kotab » ou Talmud Torah.

Citons en exemple la synagogue Mosseri, située dans le Hoch du même nom et qui possédait un grand mikvé, reconstruit et modernisé en 1920.

Le Hoch lui-même a été plus ou moins reconstruit pour laisser place à un genre de HLM (avant la lettre) où habitaient des familles nécessiteuses. Au milieu de la cour étaient une fontaine et un lavoir. L'eau venait d'un puits alimenté par le Khalig. N'oublions pas que le Khalig était une rivière qui venait de la Citadelle et aboutissait à Ghamra.

Les Cattaoui possédaient un Hoch assez important, entouré d'un grand jardin et par la suite affecté d'un petit hôpital et d'une polyclinique. En général les rues adjacentes portaient le nom des propriétaires des hochs.

En 1922-1923 Madame Riquetta Salama décida d'ériger à la mémoire de son mari un grand ensemble d'habitations individuelles en chambres séparées, munies d'un certain confort ; l'eau et les WC étaient situés sur le palier. Cet ensemble était situé à côté du four cacher et la gérance en fut confiée à la Société de Bienfaisance Israélite ; les locataires étaient logés gratuitement.

Les familles ci-dessus ayant quitté le quartier, leurs habitations furent cédées à la Communauté ou bien transformées en Wak'fs où furent logés les nécessiteux pour des loyers très modérés, variant entre 10 et 50 piastres par mois. Ces habitations étaient gérées par un Gabbay qui n'était autre que le Kawass de la chancellerie habitant lui-même au quartier, un triste sire imbu de ses attributions, qui faisait la pluie et le beau temps. Le passe-droit était monnaie courante.

En 1942, à la mort de Joseph Cattaoui Pacha, son fils René Cattaoui fut élu président de la Communauté. Le Conseil Communal décida de rajeunir ses cadres, et c'est ainsi que Maître André Jabès en devint le Secrétaire Général.

Environ 35 ans, très dynamique, ouvert aux conceptions modernes de la bienfaisance, André Jabès réunit autour de lui une commission des immeubles de la Communauté, et principalement des biens du quartier israélite, et un recensement en fut fait. Il apparut très vite que presque tout était à démolir et c'est ainsi que le premier chantier fut mis en route.

Un grand terrain situé à l'angle de la synagogue El Torkié fut choisi pour cet ensemble, avec le concours de deux architectes dont l'un n'était pas juif, et qui généreusement se désista de sa part d'honoraires. Cet ensemble se composait d'environ 80 chambres individuelles, toujours conçues selon le même système : eau courante et WC sur le palier, mais en plus grand nombre, plus une buanderie pour les lessives.

Le Centre Social

Puis vint l'idée du Centre Social. Les indigents du quartier se déplaçaient difficilement pour aller se faire soigner à la polyclinique de l'hôpital israélite, situé à Ghamra. A cause du long chemin à parcourir à pied, les personnes qui ne pouvaient pas payer le tramway préféraient se faire soigner sur place auprès de mini-polycliniques. Nous y reviendrons plus bas.

Donc les besoins d'un Centre Social moderne se faisant sentir, le terrain laissé vacant par la démolition de la synagogue un Talmud Torah lui fut affecté.

Le Centre social avait plusieurs buts :

- Composer un fichier complet de la situation familiale des indigents habitant le quartier : nombre d'enfants à charge, père ou mère travaillant, logement, état sanitaire de la famille, etc...

Ainsi un grand nombre de dossiers furent établis.

- Douches et bains publics
- Un mikvé
- Une cuisine populaire pour les indigents qui pouvaient venir prendre leurs repas journalièrement moyennant la modique somme de 5 millièmes par repas, et par la suite, gratuitement.

Ils pouvaient aussi s'ils le désiraient emporter leur repas pour les enfants.

Les mets servis étaient bons : de la viande trois fois par semaine, des légumes secs, du riz ; à certaines occasions (fêtes ou anniversaires de décès), des familles aisées venaient elles-mêmes servir ces repas. Naturellement elles payaient les repas servis et souvent distribuaient des fruits et des friandises en sus.

Les repas étaient servis à une cinquantaine de personnes au début, pour atteindre 100 à 120 personnes par jour, d'où la nécessité de faire deux services. Deux cuisinières préparaient ces repas.

Tous les chaudrons, assiettes et verres en aluminium, couverts, etc... furent offerts par Madame Aslan Vidon dont l'inlassable dévouement s'étendait à tous les domaines.

Journellement trois assistantes sociales bénévoles assistées de deux serveurs homme faisaient le service et en surveillaient le bon fonctionnement.

- 1) Une polyclinique comprenant médecine générale, ORL, radiologie, soins dentaires et surtout ophtalmologie car un grand nombre de personnes souffraient des yeux et les cas les plus sérieux étaient envoyés à l'hôpital.
- 2) Un centre d'apprentissage, couture pour les filles, cordonnerie pour les garçons. La couture était dirigée par une dame karaïte d'une grande compétence, et au bout d'une année ce centre a donné de très bons résultats, confectionnant des tabliers pour les écoles gratuites, des uniformes pour les assistantes sociales, des draps, etc.

Le Centre ayant reçu un grand nombre de vêtements, ces derniers furent retaillés, remis en état et distribués aux indigents, et ce grâce à l'ingéniosité de ce professeur de couture.

De même pour l'atelier de cordonnerie, dirigé par un artisan judéo-espagnol qui confectionnait des sandales. Au bout d'un certain temps les élèves pouvaient les fabriquer eux-mêmes et ressemeler les chaussures distribuées aux élèves des écoles gratuites et aux indigents.

Dès l'ouverture du Centre la direction en fut confiée à un comité composé de jeunes dames, jeunes filles de la meilleure société, et de Monsieur André Jabès.

Une dizaine d'assistantes sociales venaient journallement pour aider les médecins, introduire les malades, préparer les fiches, et sortaient deux par deux pour aller rendre visite aux personnes qui ne pouvaient pas se déplacer.

Par la suite, une rotation de repas servis à domicile fut organisée. Généralement les voisins ou les voisines s'en chargeaient. Une assistante sociale en chef était chargée de veiller au bon fonctionnement des différents services ; son rôle était d'affecter telle ou telle personne aux différents travaux, affichés sur le tableau de bord. Ainsi chacune connaissait ses responsabilités.

Le tout était supervisé par la présidente du Centre, en l'occurrence Madame Edmond Jabès, assistée de Mademoiselle Esther Jehiel, assistante en chef, qui passait la journée entière au Centre.

Une chambre de repos ayant été mise à la disposition de ces dames, elles pouvaient se changer et se reposer en dehors du service. Souvent, elles prenaient leurs repas au Centre, le menu étant le même que celui fourni pour la cuisine populaire.

L'Asile de vieillards

En 1947, une dame aisée étant décédée et ses enfants ne voulant pas vendre les meubles de sa chambre à coucher, ils proposèrent de les utiliser pour des gens impotents. Une pièce fut affectée au rez-de-chaussée de l'immeuble Riqueta Curiel, en face du Centre, où furent placés ces meubles en y ajoutant deux lits. Et c'est ainsi que débuta l'existence de cet asile.

Madame Jabès et son Comité se rendirent vite compte des possibilités induites par la création de cet asile. Les huit chambres du rez-de-chaussée furent dégagées de leurs occupants qui furent logés ailleurs et dans de meilleures conditions.

Les travaux de réfection furent entrepris : introduction de lavabos dans chaque chambre, de trois ou quatre lits selon la taille des pièces, un WC pour trois chambres, etc. et même des voilages aux fenêtres pour protéger les occupants de la réverbération du soleil.

Monsieur Emile Adès fournit trois pièces de coutil à matelas, et le coton pour leur confection. Il fournit également du madras pour les draps de lit. La Société Egyptienne de Couvertures fournit une cinquantaine de pièces en laine pour l'hiver, en coton pour l'été. Une collecte fut ouverte pour l'achat de vingt lits en fer, offerts par Delta Trading à moitié prix.

Deux servantes indigentes furent mises à la disposition des malades, pour les soins de propreté, de jour et de nuit. Ceux qui pouvaient se déplacer étaient emmenés aux douches du Centre, et les autres faisaient leurs ablutions sur place, aidés par les servantes. Ainsi furent placées une vingtaine de personnes infirmes n'ayant personne pour les aider et les soigner. Les médecins et les infirmières du Centre leur rendaient journallement visite. La nourriture du matin, celle du midi et celle du soir étaient servies dans les chambres pour les plus fatigués, les autres se déplaçaient à la cuisine.

Un petit patio fleuri fut aménagé dans une partie de la cour du Centre et par beau temps ces vieux venaient se détendre au soleil tout en papotant. De temps en temps des visiteurs venaient les distraire et offraient douceurs et cigarettes.

Les interventions du centre furent de plusieurs ordres :

Par exemple au quartier vivaient plusieurs malades mentaux, dont l'un était devenu fort dangereux. Ayant été examinés, ces cas furent soignés par des psychiatres étrangers au Centre, qu'il fallait rétribuer ; souvent ces médecins travaillaient bénévolement, et en principe l'état des malades s'était amélioré. Le fou dangereux fut interné à l'hôpital de Abbassieh.

On peut citer aussi le cas de deux ivrognes invétérés, dont l'un est mort d'une crise cardiaque en pleine rue. L'autre fut pris en charge par le Centre pour désintoxication, placé à l'asile du Centre pendant 2 ans et finalement guéri.

Progressivement les interventions du Centre s'étendirent en dehors du quartier pour différents cas. Le plus pathétique est peut-être celui d'une jeune fille de 13 ans enceinte d'un garçon de quinze ans. Le père de la jeune fille voulait l'ébouillanter. L'intervention rapide de Madame Jabès et des deux gardiens l'en empêchèrent. La jeune fille fut prise en charge, cachée auprès d'une famille à Zamalek, puis chez les bonnes sœurs jusqu'au terme de sa grossesse. Elle a accouché à l'hôpital israélite d'un beau garçon, et vit actuellement en Israël, mariée avec le père de son enfant.

Je passe sous silence le nom des médecins coopérant avec le Centre pour ne froisser personne. Il suffit de dire avec quelle abnégation, diligence et efficacité ils opéraient. Les médicaments étaient distribués gratuitement par une association et par la pharmacie Ex-Nardi, située au début de la rue El Khalig, qui se faisait payer presque au prix coûtant.

En 1947-48, le choléra s'étant déclaré au Caire, le Ministère de l'Hygiène ordonna la vaccination de la population dans les quartiers indigènes et plus spécialement des plus pauvres manquant d'hygiène. Différents centres ayant été ouverts à cet effet, la polyclinique du Centre Social mit à la disposition des autorités une salle spéciale pour les vaccinations. Il est à noter que 60 à 70% des vaccinés étaient des indigènes non juifs qui venaient en disant qu'ils préféraient les soins de nos infirmières car elles étaient plus expérimentées.

En 1948 il y eut des émeutes au Caire et le temple Ashkénaze de la rue Farouk fut incendié. Le quartier israélite ne fut pas épargné et deux bombes incendiaires furent placées. Il y eut de graves dégâts matériels et quelques blessés assez graves. Ceci se passait à neuf heures et demi, dix heures du matin, et l'infirmier du Centre ne pouvait contenir tous les blessés. En attendant l'arrivée des ambulances de l'A.I.P.A. et des pompiers, les blessés légers furent soignés sur place, puis une chaîne de solidarité se fit instantanément. Les chauffeurs de taxi israélites, qui généralement se postaient à la sortie du quartier côté Mousky, firent gratuitement la navette entre le quartier israélite et l'hôpital où furent conduits une dizaine de blessés graves, dont deux périrent dès leur arrivée.

Il existait également une mini-polyclinique dirigée par deux jeunes médecins, mais qui se faisaient payer dix piastres la consultation. Il y avait aussi deux vieilles sages-femmes pour les accouchements à domicile. A la suite de l'ouverture du Centre, la mini-clinique disparut et les sages-femmes, trop vieilles, cessèrent d'exercer. Les accouchées étaient dirigées vers l'hôpital israélite où des soins plus modernes leur étaient prodigués gratuitement.

Par suite des interventions des dirigeants du Centre auprès du Tanzim du Caire, les rues principales du quartier furent goudronnées, et les ruelles pavées. Le ramassage des ordures se fit plus régulièrement. Enfin, deux fontaines publiques furent édifiées, où les gens n'ayant pas l'eau courante venaient s'approvisionner. Cela donnait lieu à un petit commerce de porteur d'eau.

Il y avait aussi deux garderies, pompeusement appelées écoles. L'une était entretenue par la famille Green, et l'autre par les sœurs Wahba, mais elles étaient payantes (5 à 10 piastres par mois). L'école Green recevait quelques élèves gratuitement.

En 1945, par suite du transfert des écoles Cattaoui pour garçons et Suarès pour filles, situées toutes deux à Sakakini, à la grande école communale de Abbassia, il fut décidé de transférer ces deux fondations au quartier. L'école des demoiselles Wahba fut rachetée. Sur son emplacement et sur un terrain adjacent furent construits des bâtiments modernes, et les enfants du quartier n'avaient plus à se déplacer. Il y avait environ 300 élèves sur les deux écoles. L'école Green disparut aussi.

La nourriture de ces enfants fut prise en charge par l'œuvre de nourriture et d'habillement (fondation communale), complétée par les subsides de Madame Aslan Vidon. De même que fut prise en charge la création d'une cuisine complète et le salaire de deux cuisiniers et serviteurs. Les réfectoires étaient situés dans le préau de l'école et peu à peu les familles aisées faisaient confectionner des repas plus copieux à l'occasion d'anniversaires ou de deuils.

Par suite de la création de ces deux écoles, aucun enfant ne courait les rues du quartier.

En 1950 la troisième tranche d'immeubles pour indigents fut entreprise, mais cette fois-ci en plus moderne. Une trentaine de chambres furent édifiées en deux étages, avec eau courante, lavabos, douchette située sur le WC à l'orientale, électricité, coin cuisine dans chaque chambre, ces dernières assez spacieuses. Dans la cour il y avait une buanderie. Ainsi fut préservée l'intimité de ces familles.

Le Four Cacher

Il était situé non loin du Centre. La Commission qui l'administrait jugea qu'il fallait le moderniser. A cet effet le four à bois fut changé en four à mazout, d'ailleurs beaucoup plus spacieux.

On construisit sur la terrasse quelques chambres qui serviraient à héberger les ouvriers et ouvrières arabes qui venaient de Mit Ghamr. Des douches chaudes et froides furent aménagées car le surveillant du four exigeait des ouvriers qu'ils se baignent et se changent tous les deux jours. En général c'étaient des familles qui se déplaçaient (mari, femme, avec souvent un bébé sur les bras).

En 1950 un incendie s'étant déclaré au four durant la confection du pain azyne, tout fut remis en cause et en l'espace de 15 jours une bonne partie du four fut reconstruite en béton et le travail reprit.

Les origines du Four Cacher

Depuis des temps lointains, la Communauté ne possédant pas de four, le pain azyne était confectionné par deux familles qui en faisaient leur spécialité : la famille Hami et la famille Bazini.

Deux autres familles du nom de Wahba habitant Mit Ghamr et Mehallah, confectionnaient les grandes galettes friables et les acheminaient vers Le Caire, Alexandrie et les principales villes de province où vivaient de nombreuses familles israélites.

En 1925 on décida la construction du four cacher communal. On se heurta à beaucoup de difficultés car ces familles tenaient à leurs privilèges et à leur commerce.

Finalement on obtint des familles Hami et Bazini de cesser la confection des azymes, et ce moyennant des indemnités assez substantielles, et le privilège de venir confectionner, deux jours avant Pâque, le pain azyne qui servait exclusivement à leurs propres besoins, comme il était d'usage dans les familles très pieuses.

Les deux familles de province firent cependant concurrence au four Cacher durant un bon moment ; car il ne faut pas oublier que le Conseil Communal songeait aussi, en décidant la construction de ce four, à avoir le monopole du produit. C'était une source de revenus dont la Communauté avait grandement besoin.

Finalement, à la mort des deux chefs de famille de Mit Ghamr et de Mehallah, la famille Wahba de cette seconde ville se retira de la compétition. Celle de Mit Ghamr, reprise par la veuve, continua deux années de suite à cuire les pains azymes et ne se retira qu'après avoir reçu une bonne indemnité.

Il existait aussi deux ou trois fours à pain normaux qui, avant Pâque, confectionnaient pendant un mois les biscuits sucrés. Ces biscuits étaient faits aux œufs, sucre et farine cachers, fournis par les responsables du four communal.

Autour de Maître Félix Benzakein

Je reviens dans cet article sur quelques aspects méconnus de Maître Félix Benzakein, car il appartenait à ma famille et a été mon avocat lors du procès de huit juifs d'Égypte en 1954. En effet Emile Gabbay a consacré dans le numéro 44 de notre revue un article sur ce grand avocat qui a marqué toute une génération de juifs (et pas que..) en Égypte jusqu'en 1960.

Les parents de Félix Benzakein, Moussa et Mathilde Mawas, sont originaires de Tétouan et émigrent en Égypte en 1865. Ils s'établissent à Tanta où existe déjà une forte communauté juive dont les familles Chamla, Israël (descendant du rabbin Yomtov Israel), Botton (originaire de Beyrouth), et beaucoup d'autres. Cette ville est en pleine prospérité grâce à la culture du coton et les usines d'égrenage qui produisent une huile alimentaire utilisée en Égypte. Le coton égyptien a été développé à cette époque car les filatures anglaises étaient coupées de leurs sources d'approvisionnement à cause de la guerre de sécession. Tanta était le centre d'un bassin industriel qui comprenait Mit Gamr, Mansoura, Simbellawen, Kafr el Zayat, et était un important nœud ferroviaire.

Félix Benzakein naît le 30 Septembre 1895. Il est le quatrième enfant d'une famille de sept ; son frère Selim fut un célèbre ophtalmologiste qui termina sa vie à Paris.

Un autre de ses frères, Sam, est indirectement à l'origine d'un grand vin en Israël. En effet le fils de Sam, Elie, émigre en Israël puis après avoir ouvert une pizzeria aux environs de Jérusalem a l'idée de produire son propre vin. C'est un grand succès, et par la suite il se rend à Bordeaux pour acheter des fûts et étudier l'œnologie. Il crée le Domaine du Castel à une altitude de 700 mètres. Ce vin vendu très cher est réputé pour sa qualité exceptionnelle.

Pour la petite histoire, Mme Angela Merkel en visite en Israël a eu l'occasion de le déguster et l'a trouvé tellement à son goût qu'elle en commande tous les ans...

Félix Benzakein fait ses études dans le très réputé Collège Saint Louis à Tanta, qui dépendait de la Mission africaine de Lyon. Attardons-nous un moment sur ce collège qui a vu plusieurs de ses élèves avoir une notoriété qui s'est étendue au-delà de l'Égypte.

En premier évidemment le cousin germain de Félix Benzakein, le professeur en ophtalmologie Jacques Mawas né le 23 mars 1885 et mort à Paris en 1976. Il a été chef de clinique à l'hôpital de la Fondation Rothschild. C'est lui qui en 1962 a opéré mon père de la cataracte. C'était à l'époque une opération très délicate qui obligeait le malade à garder la tête immobile entre deux sacs de son pendant plusieurs semaines. Une rue du 15^e arrondissement de Paris porte son nom.



Plus jeunes que Félix Benzakein, mon père et mes oncles font aussi leurs études au Collège Saint Louis.

Isaac Cohen dit Zaki, frère aîné de mon père (1891- 1938) a poursuivi à Paris ses études à l'École libre des Sciences Politiques (Science PO), et Félix Cohen autre frère (1900-1960) suit les cours de la prestigieuse École des Mines avant de se convertir au catholicisme et de devenir Père Michel chez les Dominicains.

De gauche à droite:

Victor Argy, Félix Benzakein, MeFélix Benzakein, Joseph Benzakein, Sélim Benzakein, Sam Benzakein et Eli Benzakein, futur créateur des vins Benzakein !

Félix Benzakein quant à lui suit les cours de la faculté de droit à l'université du Caire puis devient avocat au barreau égyptien, aux tribunaux mixtes, au tribunal rabbinique d'Alexandrie et enfin à la Cour d'Assise et au tribunal militaire.

En 1934 il acquiert une grande notoriété en défendant un autre natif de Tanta : Maurice Fargeon, avocat auprès des tribunaux mixtes du Caire, qui était attaqué en diffamation par l'ambassade allemande au Caire. Maître Félix Benzakein, après une très belle plaidoirie avec de grands effets de manches obtient l'acquittement de son client.

Maître Félix Benzakein, en plus d'être un sioniste convaincu était également un fervent Wafdiste et il ne trouvait pas cette situation contradictoire. Il était même un membre fondateur du Wafd et proche de ses dirigeants. Mon père m'a raconté que tout jeune à Tanta vers l'année 1919 il a été entraîné par son frère Zaki et par Félix Benzakein plus âgé, à une manifestation réclamant l'indépendance de l'Égypte. On verra par la suite l'importance de cet événement.

Plutôt que de raconter toute la carrière de Maître Félix Benzakein je me contenterai d'en raconter certains épisodes peu connus :

Ainsi peu de personnes savent qu'il fut un des initiateurs du Lycée de l'Union Juive pour l'Enseignement. En effet en 1925 un enseignant de l'école Sainte-Catherine frère Léonce, à l'approche de la fête de la Pâque juive mit en garde les élèves chrétiens sur le danger du meurtre rituel. Ayant appris ce fait, Maître Benzakein convoqua une réunion extraordinaire de la Loge Nebi Daniel du Bnéi-Brith pour en discuter et prendre des décisions. C'est ainsi qu'émergea le projet d'une école juive élémentaire et secondaire dont la

création fut confiée au Baron Alfred de Menasce. Ce lycée prestigieux a été nationalisé par le gouvernement égyptien en 1956, puis par la suite il devient une école de filles nommée "Ecole Taha Hussein".

En novembre 1953 la police politique égyptienne a arrêté huit jeunes juifs dont moi-même, et Jacques Hassoun, Joseph Chalom, Ibram Gabbay sous l'inculpation de complot communiste. Mes parents affolés se sont précipités chez Maître Benzakein pour lui demander de me défendre devant le tribunal militaire. Il faut dire qu'il avait déjà défendu en 1948 mes cousins (les fils de Zaki) de même que plusieurs communistes et sionistes.

Mon cousin Maurice Benzakein devait lui aussi être arrêté, mais lorsque la police se présenta chez lui il avait 40 de fièvre, et magnanime les policiers le laissent, mais reviennent quelques jours plus tard et le conduisent au siège du gouvernorat pour arrestation. Le voilà donc en cours d'interrogatoire assis en face d'un officier à la mine patibulaire.

A ce moment précis la porte du bureau s'ouvre brusquement et la silhouette massive de Maître Benzakein apparaît qui dit de sa voix puissante " Maurice tu prends tes affaires et tu viens avec moi". L'officier abasourdi resta sans voix. Ce fait s'explique par le fait que Félix Benzakein connaissait très bien le chef de la Police politique Mamdouh Salem (1918-1988).

En effet en 1948 des juifs et des communistes étaient internés au camp de Moaskar dans la banlieue d'Alexandrie et près d'Aboukir. Maître Benzakein allait voir ses clients et revenait parfois à Alexandrie dans la même voiture que Mamdouh Salem, à l'époque jeune officier. Lors du passage devant le palais royal, Maître Benzakein raconte que Mamdouh Salem fit une remarque concernant le sort peu enviable des prisonniers qui travaillaient pratiquement comme esclaves pour le compte du roi.

Mamdouh Salem deviendra premier ministre le 13 avril 1975. C'est probablement grâce à cette connaissance, ne disons pas amitié, que Félix Benzakein a évité un procès à son cousin.

Notre procès eut lieu décembre 1953 devant le tribunal militaire supérieur sous la présidence du kaimakan (grand officier) Mohamed Fouad el Digwi assisté de cinq autres hauts gradés. Le huit clos est demandé par le procureur dès le début de la séance et accepté par la cour. L'atmosphère est très solennelle et les débats seront reportés dans toute la presse arabe ou étrangère.

Toutefois au bout d'environ une heure après le début du procès Maître Benzakein demande et obtient une suspension de séance et à ma grande surprise je le vois revenir vers moi accompagné de mon oncle Félix (Père Michel) qui était exceptionnellement de passage à Alexandrie et de mon père. Rappelons que les deux Félix étaient parents, avaient milité ensemble et sortaient de la même école à Tanta. Maître Benzakein avait réussi à faire suspendre la séance.

J'étais assisté dans ce procès par deux avocats. Maître Mahmoud Abdel Aziz prit le premier la parole et plaida le fond de l'affaire pour conclure à faire ressortir la nullité de l'instruction pour vice de forme et demander l'acquiescement.

Maître Benzakein prit la parole à sa suite et dans un discours/ plaidoirie dans un arabe parfait il raconta l'histoire de l'apport des juifs à l'Égypte, et s'attarda sur l'histoire de ma famille et sur le rôle de mon oncle Zaki qui avait milité pour l'indépendance de l'Égypte.

Je me posais la question en moi-même "à quel moment il allait aborder le fond de l'affaire", mais il n'en parla point et conclut par "et c'est André Cohen dont la famille a tant fait pour l'Égypte que vous voulez condamner". Pour la petite histoire, j'ai été acquitté.

Maître Benzakein a été arrêté comme plusieurs juifs en novembre 1956 lors de l'affaire de Suez. Libéré, il reprit son cabinet d'avocat mais le cœur n'y était plus.

En 1960 il quitte l'Égypte sous la contrainte. L'officier chargé de l'accompagner à l'avion pour Paris refuse de lui passer les menottes et lui dit qu'à titre personnel il n'approuve pas cette expulsion et souhaite le voir revenir le plus vite en Égypte.

Après quelques jours à Paris il part pour les États Unis où il décédera en novembre 1982 chez son fils, Marcel Benzakein, médecin à Newburgh ? Orange. Par un nationalisme étroit l'Égypte a perdu un grand homme.

André Cohen

J'ai grandi à l'ombre du pharaon

Les Juifs d'Égypte

Ce récit a d'abord été transmis oralement, il a beaucoup circulé sur Internet. L'une de nos adhérentes, Marie Jacqueline Alis, nous a proposé de le publier sous sa forme écrite pour les personnes qui n'en auraient pas eu connaissance.

Bonjour. Je suis Maurice Mizrahi. Nous sommes le 18 avril 2012.

En octobre 2004, j'ai fait un exposé en anglais sur les Juifs originaires d'Égypte, dont je fais partie. On m'a suggéré de le traduire en français, parce qu'après tout, le français était la langue principale des Juifs d'Égypte. Aussi, il faut multiplier les témoignages oraux du mal qui a été fait aux Juifs des pays arabes, et non pas se limiter aux témoignages écrits, pour réduire les chances qu'un jour des malintentionnés ne puissent prétendre – comme ils le font pour la Shoah – que « ce mal n'est jamais arrivé ». Eh bien, oui, il est arrivé, et voici au moins « un » témoignage oral dans ce sens.

Le commandement numéro 601 de la religion juive déclare :
« Jamais tu n'habiteras en permanence dans le pays d'Égypte »
(Deut.17:16 ; Deut.28 :68 ; Ex.14 :13)

Eh bien, il semblerait que j'ai mal commencé.

Je suis né en Égypte, début septembre 1949, un habitant permanent. Quelques jours plus tard, c'était Yom Kippour, et j'apprenais déjà à battre ma coulpe dans le repentir. « Pour le péché que nous avons commis en habitant en permanence dans le pays d'Égypte » !

Je suis donc né au Caire en 1949 et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 18 ans. Je suis ensuite allé aux Etats Unis en tant que réfugié et j'y ai vécu jusqu'aujourd'hui. Et presque chaque jour j'ai dû subir
L'INTERROGATOIRE !!

Voyez-vous quand « vous » rencontrez quelqu'un, la plupart du temps vous dites que vous êtes, par exemple, « de Toulouse » et vous passez à autre chose. Moi je ne peux pas le faire. Je dois prévoir de 20 à 30 minutes pour ce processus. Voici un exemple de conversation avec un anglophone :

-Monsieur Mizrahi ! Vous avez un accent fort intéressant. Vous êtes d'où ?

- Mon accent est français

-Français ! J'ai étudié le Français au lycée. Vous venez de quelle partie de France ?

-Je ne suis pas français. Je suis italien

-Italien ! Ça alors ! J'aurais dû deviner que « Mizrahi » était un nom italien. Alors vous avez vécu en France ou en Italie ?

-Ni l'un ni l'autre. Je suis né et j'ai grandi en Égypte

-En Égypte ! J'ai toujours voulu aller là bas et voir les Pyramides. Et, franchement, entre nous, j'ai toujours eu un faible pour le côté, et pas l'autre côté, si vous voyez ce que je veux dire.

-Je ne suis pas arabe. Mon nom MIZ-R AHI est hébraïque. Je suis juif.

-Juif ! Mais alors... Comment vous...

Et ainsi de suite. Parfois j'essaye d'abrégé et je dis :

-Je suis né et j'ai grandi en Égypte dans une famille juive italienne, francophone et je suis à présent américain.

Mais ça ne marche pas. Invariablement, on me rétorque : « Hé, du calme ! Pas si vite ! Vous dites que vous êtes ... français ?

J'ai essayé d'autres façons de présenter la chose :

-Je suis un afro-américain. Je suis né et j'ai grandi en Afrique.

-Je suis un hispano américain. Mes ancêtres étaient espagnols.

Pour une raison ou une autre, ça ne marche pas non plus.

Je recherche toujours une façon d'éviter de raconter ma vie en détail à tous les gens que je rencontre, sans mentir ou être impoli. (Je plaisante. Ça ne me dérange pas outre-mesure).

En effet, ma famille, comme tant de familles juives hors des Etats-Unis, est un jardin zoologique de langues et de cultures.

En Israël, on m'appellerait sépharade. Mais en fait, il y a les vrais Juifs Sépharades, ou descendants des Juifs d'Espagne, et Juifs Mizrahi, ou orientaux, qui n'ont jamais quitté le Moyen-Orient. Mon père était un vrai Juif sépharade. Il s'appelait Mizrahi bien qu'il ne fût pas Mizrahi. Ma mère, elle, était bien Mizrahi, bien qu'elle ne s'appelât pas Mizrahi. C'est clair ?

Donc, étant moitié sépharade et moitié oriental, j'étais bien obligé de choisir une épouse ashkénase ! Mes enfants relèvent donc des trois catégories.

Ma langue maternelle est le français. J'ai fait mes études en français, puis en italien, puis en français et arabe ensemble, puis de nouveau en français seulement (pour la Terminale), puis en anglais pour l'université. Ces changements nous étaient forcés par les courants politiques – ou disons plutôt les bourrasques. Mon frère, de 8 ans mon aîné, a fait ses études en français, puis en arabe. Mes sœurs, plus âgées de 13 et 15 ans, ont fait leurs études en anglais. Mon père parlait l'espagnol avec sa famille, ou plutôt le ladino, la langue des juifs espagnols, et il a fait ses études en italien. Ma mère parlait arabe avec sa famille, et elle a fait ses études en français. Sa famille venait de Syrie et du Liban. Mon grand-père paternel venait de l'île de Rhodes, et ma grand-mère de Salonique où on parlait le grec. Mon arrière-grand-père, le rabbin Yomtob Mizrahi, était de Smyrne, en Turquie, où il a construit une synagogue, et parlait le turc. ET, cela va sans dire, tout ce beau monde allait à la synagogue et priait en hébreu !! Cessez de bâiller, là au fond, je vous ferai passer un examen juste après l'exposé !

La langue maternelle de mes enfants est l'anglais. Je me demande quelle sera la langue maternelle de leurs enfants, à eux. L'hébreu peut-être ? Mes parents sont à présent dispersés de par le monde. Ils sont en Israël, aux Etats Unis, en Australie, en Belgique, en Espagne, au Portugal, au Venezuela, au Brésil, au Mexique, au Costa Rica, au Guatemala, et j'en ai probablement oublié. Telle est la destinée du Juif.

Une communauté juive a existé en Égypte depuis les temps les plus reculés. Alexandrie avait une énorme communauté il y a plus de 2000 ans, et elle a prospéré pendant des siècles. Le grand philosophe Maimonide a vécu et travaillé en Égypte. Il y a plus de huit siècles. Les renseignements depuis lors viennent surtout de la Guénizah du Caire. Une précieuse trouvaille de quelques 280.000 manuscrits juifs découverts vers la fin du 19^{ème} siècle dans la Guenizah de la synagogue Ben Ezra et le cimetière Bassatine, où mon père et mes ancêtres sont enterrés. Cette Guenizah atteste d'une longue présence juive ininterrompue en Egypte.

Il y avait des temps bénis et des temps moins bénis, où nous avons même effleuré le génocide. En 1524, le vice-roi Ahmed Pacha avait décidé d'exterminer tous les Juifs du Caire si une somme impossible ne lui était pas versée, beaucoup plus que tous leurs biens réunis. Mais il complotait aussi contre l'Empereur Suleiman II. Le jour de l'échéance qu'il avait fixée pour les Juifs, le 28 Adar, il a été assassiné par des troupes loyales à l'Empereur et les Juifs ont été sauvés. Depuis lors, un parchemin relatant ces événements a été lu dans toutes les synagogues d'Egypte chaque année en ce jour, Pourim Mitzrayim, le Pourim d'Egypte, célébré séparément du Pourim traditionnel.

Vers le milieu du 19^{ème} siècle, de nouveaux Juifs ont été invités à s'installer en Egypte par le vice-roi Mohammed Ali et ses successeurs. Ces nouveaux Juifs sont arrivés - tous mes grands-parents parmi eux - et ont facilité la réalisation d'un miracle économique. Ils ont produit des commerçants, des banquiers des industriels, des bâtisseurs, des médecins, des ministres, des intellectuels, des nationalistes – trop de monde pour donner le détail. Ils ont construit l'Egypte moderne. Tous les grands magasins d'Egypte, sauf un, ont été fondés par des Juifs.

La communauté était diverse. Il y avait des Juifs pauvres, des Juifs de classe moyenne, des Juifs riches, en nombre presque égal. Nous étions au milieu. Mon père avait une petite mercerie en centre-ville, avec deux employés, non loin de notre appartement.

Plus de 90% des Juifs d'Égypte se sont vu refuser la nationalité égyptienne même s'ils étaient nés dans le pays. Ils étaient « apatrides » et ne bénéficiaient donc d'aucune protection, de quiconque. Certains ont pu revendiquer une nationalité européenne grâce à leur ascendance. Ma famille était italienne parce que mon grand-père paternel était né dans l'île de Rhodes qui était, pendant quelque temps, administrée par l'Italie. Mes deux parents sont nés en Égypte, mais aucun de mes grands-parents.

Les Juifs en Égypte étaient près de cent mille en 1948 lorsqu'Israël a été créé et que l'Égypte a envoyé son armée pour étouffer l'état nouveau-né dans son berceau. Ensuite, l'état a commencé à se resserrer autour d'eux. Il n'en restait plus que dix mille après la guerre de Suez en 1956. Il n'en restait plus que mille avant la Guerre des Six Jours, en 1967, dont moi-même. J'ai quitté début novembre 1967. J'étais un des derniers Juifs à quitter l'Égypte. Il en reste moins de cent aujourd'hui, surtout des dames âgées en mariages mixtes.

Comment l'état s'est-il resserré ?

-Les plus gros commerces ont été séquestrés et placés sous le contrôle d'un agent du gouvernement, le propriétaire étant réduit à être un simple employé temporaire avec un petit traitement.

-Les permis d'importation et d'exportation ont été retirés, y compris ceux de mon père, ce qui a fortement affecté son commerce.

-Les fonctionnaires ont été renvoyés.

-Beaucoup d'endroits ont fermé leurs portes aux Juifs.

-Les Juifs se sont retrouvés sur la liste noire et ne pouvaient pas trouver de travail. Il fallait soudoyer à droite à gauche pour réduire les chances d'être inquiétés.

-Les comptes en banque étaient souvent bloqués.

-La surveillance était serrée sans souci de subtilité. La peur nous tenaillait. Nos mézouzot étaient à l'intérieur, pas à l'extérieur.

-Les voyages à l'étranger étaient interdits, à moins qu'ils ne soient à sens unique ... Dehors !

-Des centaines de Juifs ont été arrêtés, emprisonnés, torturés, humiliés, dépouillés et expulsés. Forcés de déclarer par écrit qu'ils abandonnaient « volontairement » tous leurs biens et ne reviendraient jamais en Égypte.

-Il y avait de temps en temps des manifestations anti-juives, des meurtres, des attentats à la bombe, des incendies volontaires dans le Quartier Juif. Les Juifs étant pour la plupart apatrides, ils n'avaient aucune protection, personne pour intervenir en leur faveur.

On me signale parfois que beaucoup d'étrangers, et même certains Égyptiens, ont subi le même sort. C'est vrai. Mais, comme l'a dit Elie Wiesel dans un contexte différent : « Les victimes n'étaient pas toutes juives, mais tous les Juifs ont été des victimes ».

Vous ne pouvez imaginer combien il semblait déplacé de célébrer la Pâque Juive chaque année au Caire, en Égypte, de nous remémorer comment le Bon Dieu nous a fait sortir d'Égypte, la terre d'esclavage, avec une main puissante et un bras étendu, avec des signes et des prodiges, alors que nous étions justement toujours en Égypte, toujours assujettis, et que notre situation empirait visiblement d'année en année !

En tout, il y a eu 850.000 réfugiés juifs des pays arabes, du Maroc au Yémen, sans compter leurs descendants. Des communautés immémoriales déracinées l'une après l'autre. Tout ceci, le monde ne semble pas le savoir. Pourquoi ?

Parce que lorsque toutes ces tragédies se déroulaient, les grands quotidiens du monde et les grandes chaînes de télévision n'étaient pas là pour afficher notre malheur à la une ou sur le journal parlé. Les Nations Unies ne publiaient pas de résolutions à n'en plus finir pour souligner ces injustices. Après tout, nous n'étions que des Juifs n'est-ce pas, et c'est bien là la coutume des Juifs, non ? Errer à travers le monde en éternels vagabonds, recommencer à zéro dans les terres étrangères, une fois, deux fois, parfois même plusieurs fois dans une seule vie. Et quand je dis « zéro », je pèse mes mots. Depuis que j'ai quitté l'Égypte, j'ai dû gagner chaque sou que j'ai dépensé.

Aussi, Israël et les communautés juives de par le monde ne nous ont pas traités comme les Arabes ont traité leurs frères palestiniens. Ils ne nous ont pas laissés pourrir dans des camps de réfugiés, en nous apprenant la haine, en nous accordant à peine de quoi manger, en ne nous permettant pas de devenir citoyens, en nous incitant à commettre des actes de terrorisme, en nous manœuvrant comme des pions pour leurs propres desseins politiques. Non, ils nous ont accueillis à bras ouverts. Ils nous ont donné des droits et une nationalité. Ils nous ont permis de recommencer dans la dignité. Les deux-tiers d'entre nous sont allés en Israël, et le reste dans la Diaspora d'occident.

Quand je grandissais en Égypte, le plus dur était de voir tous mes amis et toute ma grande famille disparaître autour de moi, les uns après les autres, au fil des années. Ce processus de deuil silencieux a commencé quand ma première petite amie a dû quitter l'Égypte. Nous n'avions que sept ans. A la fin, il ne restait plus que mes parents et moi. Mon père était de ces Juifs qui disent : « Toute ma vie est ici. Je suis né ici, et c'est ici que je vais mourir. Ayons confiance que les choses vont s'arranger ». Parfois c'est la bonne attitude et parfois c'est la mauvaise attitude. Ce n'est pas toujours clair a priori. Mon père est mort en Égypte en 1973 et ma mère est venue vivre avec nous et a eu la joie de voir ses petits-enfants grandir autour d'elle pendant 20 ans.

Après cela, le plus dur à supporter était la propagande politique de haine qui s'insinuait partout, jusque dans les programmes scolaires. Elle était déguisée en « littérature arabe » ou en « sciences politiques » ou en « instruction civique ». Nous étions forcés d'apprendre par cœur de longs passages en arabe remplis de diatribes contre l'Occident et contre Israël, qui sombraient parfois dans l'antisémitisme. Je devais les réciter à voix haute en classe. Jusqu'aujourd'hui j'ai des cauchemars qui reviennent régulièrement à ce sujet. Par exemple, un des multiples « poèmes » dans ce genre au programme parlait « du jour béni prochain où la belle Palestine deviendra une patrie pour nous et un grand cimetière pour les sionistes ». J'avais 13 ans dans ce cas précis. Ce « poème » remplaçait ma Bar Mitzvah. Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier le judaïsme pendant mon enfance et adolescence parce que la communauté se désintégra rapidement autour de moi. Je n'ai jamais entendu parler de paix ou d'accord avec les Juifs autour de moi. A l'époque, comme à présent, la presse, la radio et la télévision ne débitaient que de la haine, des diatribes et des propos empoisonnés. Il fallait « jeter les juifs à la mer ».

Quand la guerre des Six Jours a éclaté, tous les hommes juifs de 18 à 60 ans ont été emprisonnés. Ils ont dû supporter la torture et l'humiliation dans des conditions épouvantables comme l'ont relaté les survivants. Ma famille a été épargnée de cette épreuve parce que je n'avais pas encore 18 ans, parce que mon père avait 64 ans et parce que le reste de notre grande famille avait déjà quitté.

J'ai dû subir quatre mois d'incertitudes et de difficultés avant de pouvoir quitter à mon tour. Et j'étais un des veinards – d'autres ont dû attendre des années. Je n'ai jamais compris pourquoi. S'ils ne voulaient pas de nous, pourquoi ne nous laissaient-ils pas partir, tout simplement ? Il allait sans dire qu'ils prendraient tout ce qui nous appartenait. Alors, pourquoi ne pas se dépêcher afin de le voler plus vite ? Je ne sais pas. Du Pharaon de l'Ancienne Egypte à la Syrie moderne et à l'Union Soviétique, nos tortionnaires ont dit : « Oui, nous détestons les Juifs, mais nous n'allons pas les laisser partir. Nous préférons les asservir, les exploiter, les garder en otages. ».

Finalement, le 28 octobre 1967, j'ai reçu mon exit visa, ma permission officielle de quitter l'Égypte. Le Pharaon a décidé de laisser ce Juif particulier quitter. Il me donnait deux semaines pour vider les lieux. Des deux côtés du tampon de l'exit visa figurait la lettre « Y » en arabe, entre guillemets, ajoutée à la main à l'encre rouge. Cet « Y » voulait dire « Yahoudi » - « Juif ». C'était un signal, à ceux qui, plus tard, devaient vérifier mes papier, de me harceler autant que possible.

Plusieurs années plus tard, quand j'ai commencé à avoir des enfants, j'ai collé cet exit visa dans notre Haggadah de Pessah à côté de l'expression traditionnelle : *B'chol dor vador, hayyav adam lir'ot et 'atmo, k'illuhu yatsa mimmitzrayim* » « A chaque génération chacun doit se considérer comme s'il était lui-même sorti d'Égypte ». Ça a toujours été facile pour moi de le dire !

Ce n'est que maintenant que les Juifs des pays arabes commencent à parler de leurs expériences. Avant, les blessures étaient trop fraîches, la peur de parler était toujours présente, et nous étions trop occupés à apprendre à survivre et à construire notre avenir dans de nouveaux pays. Nous ne pouvions pas non plus parler nos nouvelles langues suffisamment bien. Mais avec l'âge, le besoin se fait sentir d'enregistrer notre histoire pour la postérité. Aussi, comme les médias sont fortement enclins à présenter surtout le côté palestinien du conflit israélo-arabe, nous ressentons le besoin de présenter l'autre côté, le côté inconnu du public.

Beaucoup de groupes se sont formés dans les communautés où les Juifs originaires des pays arabes sont fortement représentés. L'an dernier, une conférence sur leur histoire a été organisée à Washington à

laquelle un membre du Congrès et d'autres personnages importants ont participé. L'internet a grandement facilité l'échange de renseignements. Une « Société historique des Juifs d'Égypte » a été formée à Brooklyn, avec un site AHSJE.org. Elle essaie depuis longtemps de sauvegarder ce qui reste du patrimoine juif en Égypte mais le gouvernement égyptien ne lui donne pas accès.

Je trouve cela vraiment incroyable, qu'en dépit du traité de paix avec Israël, en dépit des bonnes relations avec le gouvernement américain, en dépit des dizaines de milliards de dollars d'aide américaine, l'Égypte reste impénitente et essaie même de dérober le peu qui reste du patrimoine juif en Égypte.

Je ne parle pas du fait que l'Égypte a volé des milliards d'euros à ses Juifs, les a forcés à quitter sans rien et ne leur a jamais rien rendu, ce qui est contraire à ce qu'a fait le monde libre à l'égard d'autres communautés juives persécutées.

Je ne parle pas du fait que l'Égypte n'a jamais reconnu les mauvais traitements qu'elle a infligés à ses Juifs, ni ne s'est excusée auprès d'eux comme l'a fait le monde libre à l'égard d'autres communautés juives persécutées.

Je ne parle pas du fait que l'Égypte n'a jamais reconnu, ni dans sa presse ni dans ses livres d'histoire, la grande contribution des Juifs à leur pays natal comme l'a fait le monde libre à l'égard d'autres communautés juives persécutées.

Je parle du fait que l'Égypte refuse même de rendre de simples articles qui racontent notre histoire : des rouleaux de la Torah, des livres de prières, des bibliothèques, des petits objets rituels ou historiques, même des copies des archives rabbiniques qui nous révèlent qui nous sommes et qui sont nos ancêtres.

Je ne garde pas rancune contre ceux qui ne nous ont directement fait aucun mal. Si les Juifs perdaient leurs temps à haïr collectivement tous les groupes qui leur ont fait du mal par le passé, ils ne pourraient rien faire d'autre, et n'auraient pas pu contribuer au bien-être et au progrès de l'humanité comme ils l'ont fait. La haine détruit tout d'abord ceux qui haïssent, c'est bien connu. Les Juifs se plient comme le roseau de la fable et continuent leur travail.

Je suis allé à l'école avec des Arabes chrétiens et musulmans. Je leur parle toujours et souvent depuis que l'internet existe. Une quarantaine d'entre nous échange des messages dans un forum électronique. Je me suis réuni avec une vingtaine d'entre eux, parmi les plus amicaux, à Paris en mai 2000. Je leur parle au téléphone, en Égypte, en France, en Arabie Saoudite, ou bien là où la vie les a conduits. Ils se sont beaucoup souciés de mon bien-être le 11 septembre 2001, quand des terroristes arabes nous ont attaqués pour nous tuer, et j'ai personnellement failli y laisser ma peau.

Tant que nous nous écartons de la politique ou de la religion, nos relations sont cordiales et nous gardons de précieux souvenirs d'avoir été camarades de classe dans des temps difficiles. Au niveau personnel, les relations sont toujours bonnes. C'est la coutume au Moyen-Orient. Les gens sont amicaux, hospitaliers, et en privé, ils diront ce qu'on veut entendre. Mais en public, ils diront le contraire ou ne diront rien et n'oseront pas contredire les extrémistes, parce qu'ils ont peur d'eux. C'est pour cela qu'en définitive, on ne sait jamais ce qu'ils pensent vraiment.

Les Juifs d'Égypte sont aujourd'hui dispersés à travers le monde. Israël en a accueillis environ 35.000, le Brésil 15.000, la France 10.000, les États-Unis 9.000, l'Argentine 9.000 ? Et d'autres pays comme le Royaume Uni, le Canada ou l'Australie, ont accueilli le reste. Pas un seul – pas un seul !- n'est retourné vivre là-bas. Certains sont retournés visiter, mais la plupart, comme moi-même-, ne veulent même pas visiter. L'Égypte est pratiquement aujourd'hui vide de juifs, pour la première fois depuis les temps bibliques. Peut-être que le commandement de ne pas habiter en permanence en Égypte doit être pris littéralement.

Les Juifs sont peut-être partis d'Égypte, mais l'Égypte continue néanmoins à les diaboliser, dans sa presse et dans ses médias, dans ses mosquées et dans ses églises, souvent sans même prendre la peine de masquer son antisémitisme par une critique d'Israël.

Je voudrais conclure sur une note positive. Comme on dit : « Les voies du Seigneur sont impénétrables ». En fin de compte, les Juifs d'Égypte se sont bien débrouillés et sont plus heureux là où ils sont qu'ils

n'auraient jamais pu l'être en Égypte, même dans les meilleures circonstances. Il est vrai que certains parmi ceux qui ont quitté à l'âge mûr ont eu des difficultés d'adaptation, mais tous sont d'accord sur le fait que leurs descendants ont une vie meilleure, comme les événements l'ont démontré. En ce 350^{ème} anniversaire de l'arrivée des premiers Juifs aux Etats-Unis, je suis reconnaissant pour tous les bienfaits que ce grand et bon pays nous a offerts. Il faut l'aider à les protéger, et ne jamais les tenir pour acquis.

Hinné ! lo yanum v'lo yishan Shomer Ysrael
Voici ! Il ne sommeille ni ne dort, Celui qui garde Israël
(Ps.121 :4)

Histoire

Abd al Rahman al-Jabarti

Dans plusieurs articles sur la conquête de l'Égypte par Bonaparte on fait souvent référence à Jabarti : Mahmoud Hussein ont écrit un livre intitulé « Vivant Denon, Abdel Rahman al Jabarti, témoignages croisés et commentés »

».

Premier mystère: Pourquoi dire Mahmoud Hussein « ont » écrit?

Parce que c'est le nom d'emprunt de deux militants communistes, nés en Égypte, qui arrivent en France en 1966 en tant que réfugiés politiques. L'un, Bahgat el Nadi, musulman né le 1^{er} octobre 1936 ; l'autre se fait appeler Adel Rifaat, mais son véritable nom est Eddy Lévi né le 26 mars 1938 à Alexandrie. Il est en outre le frère de Benny Lévi le philosophe marxiste revenu au judaïsme après avoir été secrétaire de Jean Paul Sartre et qui terminera sa vie en Israël où il a créé un institut d'étude sur l'œuvre d'Emanuel Levinas.



Bahgat el Nadi et Adel Rifaat

Mais Revenons à notre personnage, Al Jabarti. Qui est cet homme? En fait on connaît bien ses travaux mais peu de choses sur sa vie. Son père, Hassan Al Jabarti est venu de la corne de l'Afrique vers la moitié du 19^e siècle pour s'établir au Caire où il acquiert la réputation d'un homme très cultivé et obtient une chaire à l'Université d'El Azhar.

Abd al Rahman al Jabarti (1753-1825) est né au Caire et a grandi près de son père dans cette atmosphère très religieuse. A la mort de ce dernier il hérite de cette charge et s'intéresse à la science arabe à la période andalouse ainsi qu'à l'œuvre de son père auteur de travaux reconnus en mathématiques et en sciences naturelles. Ceci l'amène à vouloir écrire des chroniques sur l'histoire de l'Égypte.

Il commence par tenir une chronique mensuelle sur des faits locaux, puis se lance dans un travail gigantesque qu'il intitule "Merveilles Biographiques et Historiques. Chroniques". C'est un ouvrage en 9 volumes traduit de l'arabe au français au Caire en 1888 par Chefik Mansour bey et distribué par l'Imprimerie nationale.

Ces ouvrages sont étonnants, car en dehors du fait qu'il y raconte l'histoire de l'Égypte depuis le premier Khalife, il décrit les travaux de tous les savants et poètes en intégrant des passages des poésies de ces derniers. Il commence son livre par une justification de son entreprise : "Depuis la création de l'homme, les peuples n'ont jamais cessé de s'occuper de l'histoire ; chaque génération a eu ses historiens. Seule la génération actuelle négligea complètement cette science, la classant au nombre des futilités et lui donnant le nom de légende."

C'est donc lui qui va restituer l'histoire de son pays. Il racontera l'histoire de l'Égypte siècle par siècle en s'attachant plus particulièrement aux années importantes et aux personnages marquants, non seulement dirigeants mais également savants et poètes.

Puis survint l'expédition de Bonaparte. Je ne trouve pas meilleure description que celle du journal algérien en langue française "El Wattan" du 11 mai 2006 : "Ce jour-là, comme à son habitude, l'homme est en train de lire, attaché à l'étude. Un peu de mathématiques et un peu d'astronomie et de philosophie. L'esprit est encyclopédique à l'aise sur des territoires que les spécialistes finiront par cloisonner. Dehors, il fait beau, puisque Bonaparte réussit son débarquement du premier coup. Le vent était favorable à l'expédition d'Égypte qui prend de court les égyptiens. L'homme qui lisait dans sa bibliothèque, dispose de peu de temps pour plier bagage et se réfugier à la campagne comme beaucoup de ses compatriotes. Peu après, il reviendra chez lui, rassuré par le discours du général français qui promet de bien traiter les notables du Caire.

L'égyptien se réinstalle chez lui, nullement dérangé par l'occupation étrangère. Au contraire. Il observe et prend des notes qui feront l'objet d'une publication : « **Journal d'un notable du Caire- 1798-1801.** »

Ce livre est traduit en français par Joseph Cuoq et publié chez Albin Michel en juillet 1979.

Il s'agit d'un document qui décrit au jour le jour les événements de ces quatre années et qui fourmille de détails sur le Caire, sur la vie quotidienne, sur les rapports entre français et égyptiens, sur les nombreuses révoltes de ceux-ci, sur les batailles, sur le comportement des soldats et officiers français à l'égard des occupés.

Jabarti ne raconte que ce qu'il connaît ou auquel il a assisté. Ainsi il parle à peine du débarquement à Alexandrie, de Rosette et de la campagne. En outre on trouve des détails sur le nombre de juifs au Caire, sur leur état de soumission puis sur Bonaparte qui leur donne des droits que l'auteur semble approuver. Il faut dire que Jabarti n'exprime que les sentiments d'une élite sociale, nullement ceux du peuple, "des voyous de la banlieue du Caire", comme il appelle les insurgés qui se soulèvent le 21 octobre.

Malade à la fin de sa vie, Jabarti arrête d'écrire en août 1821 et meurt en 1825. Entretemps Mohamed Ali arrive au pouvoir et Jabarti s'oppose à lui ce qui fit que ses livres furent interdits. Il n'a été redécouvert que vers les années 1850

André Cohen

Histoire des juifs en Égypte (Suite n°3)

Les événements qui se dérouleront à partir du 15 mai 1936 vont complètement changer le cours de l'histoire de l'Égypte, mais surtout celle des juifs habitant ce pays.

C'est en effet à cette date que le roi Farouk, jeune homme de 16 ans, débarque à Alexandrie en provenance de "Henry House" dans le Richmond en Angleterre, où son père le roi Fouad l'avait envoyé pour parfaire ses études. Son père étant mort prématurément, il hérite du trône sans y avoir été préparé.

A sa descente du bateau royal, le "Mahroussa", il est accueilli par le grand chambellan, par le prince Mohammed Ali qui deviendra régent jusqu'à sa majorité, et par le Président du Conseil Ali Maher (1882-1960).

La population musulmane lui fait un accueil enthousiaste, quant aux juifs ils ne prévoient aucun changement. Ils pensent que le travail va continuer comme avant, que les grands magasins appartenant à des juifs ne vont pas voir leur chiffre d'affaires diminuer, et que les plages seront aussi fréquentées. En effet, l'Égypte était sortie de la crise du coton et la prospérité était revenue. Pourtant son règne sera chahuté par la seconde guerre mondiale, par la malheureuse expédition du 15 mai 1948, et se terminera d'une façon imprévue.

La communauté étrangère et les juifs sous estimaient le travail d'introduction dans le monde musulman de la confrérie des frères musulmans fondée en 1928 par Hassan el Banna, ancien instituteur, à Ismaïlia et qui va profondément modifier le comportement de la population égyptienne qui s'était fortement occidentalisée.

La guerre éclate donc le 1^{er} septembre 1939. A cette époque l'Égypte est liée à la Grande Bretagne par le traité anglo-égyptien et de nombreux militaires britanniques sont stationnés dans le pays. Leur nombre deviendra considérable au fil de la guerre, avec l'adjonction de militaires du Commonwealth ainsi que ceux d'autres pays tels que des grecs, des français fidèles à Pétain, des français libres etc. On estime leur nombre à plus d'un million...

Cela va fortement accroître la prospérité des classes moyennes et supérieures.

La communauté juive riche ou pauvre va profiter de cet état de fait.

Les écoles juives religieuses ou laïques font le plein d'élèves, la presse juive est prospère, le cinéma égyptien est largement occupé par des juifs tel que Togo Mizrahi ou les frères Frankiel qui introduisent le dessin animé grâce à leur personnage de Mech Mech effendi.

L'école Jabès

De plus les hôpitaux israélites du Caire et d'Alexandrie sont reconnus comme étant parmi les meilleurs du pays. Celui d'Alexandrie compte des médecins de valeur tels que le chirurgien Fritz Katz venu de Francfort en 1932 ou l'oto-rhino Dr Gorelik. L'infirmière chef est Théa Wolf venue elle aussi d'Allemagne. Les juifs possèdent les grands magasins tels que Cicurel, Chamla etc. Ils ont également une place prépondérante dans le sport égyptien grâce à des clubs d'un très haut niveau. L'équipe Maccabi de basket-ball fut championne d'Égypte plusieurs années de suite.



Bref tout semblait démontrer que la guerre allait se dérouler en Europe et que l'Égypte serait préservée. Pourtant ce ne fut pas le cas. Dès 1941 Alexandrie est bombardée pour la première fois par l'aviation italienne et une maison est atteinte faisant plusieurs blessés dans une famille juive "Bahbout" qui se voit obligée de partir pour le Caire. Ce bombardement est suivi de plusieurs autres plus violents effectués par l'aviation allemande qui font de nombreuses victimes.



Un "blackout" est instauré, la puissance des lampadaires des rues est amoindrie et les vitres des appartements sont protégées pour éviter les effets collatéraux de bris de glace. Les ressortissants allemands et italiens sont internés. A ce propos des juifs de Hart el Yahoud qui s'étaient vu attribuer une nationalité italienne de complaisance sont aussi internés ; puis comprenant le

malentendu les autorités britanniques les relâchent. Signalons que durant les années 1930 et devant l'agression italienne en Abyssinie et la conquête militaire de la Libye, une "Ligue pacifiste" se met en place en 1935. Dénommée en arabe *ansar al salâm* elle comprend de nombreux juifs et divers étrangers.

Les combats qui se déroulaient jusqu'à présent loin de l'Égypte vont s'en rapprocher après la chute de la France et l'offensive des forces de l'axe en Afrique du nord. On assiste à un mouvement de va et vient dans le désert libyque entre les forces britanniques et italiennes. Mais les allemands prennent la relève et pénètrent profondément en Égypte.

Le 4 février 1942 l'Égypte est en pleine crise ministérielle et le roi Farouk s'apprête à confier à Ali Maher, parfait anglophobe, la charge de former un gouvernement. Cette décision ne convient pas à l'ambassadeur britannique Sir Miles Lampson, qui avait un profond mépris pour le roi, qu'il surnomme "The boy". Il adresse un ultimatum au roi que celui-ci repousse. Il encercle alors le palais royal et ne laisse au roi que le choix entre l'abdication et le gouvernement souhaité par Londres à savoir Nahas Pacha. Cet événement aura plus tard des conséquences très importantes sur l'Égypte, mais la communauté juive est satisfaite.

Rappelons que Nahas Pacha était le dirigeant du Wafd et que lors de la fondation de ce parti par Saad Zagloul de nombreux juifs y avaient contribué tels que Léon Castro, Cataoui Pacha, Youssef Cicurel bey et que de nombreuses sommités juives y adhéraient telles que Maître Félix Benzakein. Selon les dires de Maurice Mizrahi, historien, Nahas Pacha séjourna en 1943 quelques jours à Jérusalem à l'hôtel King Georges et visita Tel Aviv.

Les habitants juifs d'Alexandrie, mais aussi ceux de toute l'Égypte vont avoir très peur lors de la bataille d'El Alamein qui se déroule du 23 octobre 1942 au 3 novembre de la même année. Avant cette date il y avait certes eu une bataille du désert où les troupes italiennes en provenance de la Libye s'étaient introduites en Égypte, mais cette fois c'était autrement plus dangereux car l'offensive était menée par le maréchal Rommel surnommé le "rat du désert". Le sort de la bataille était incertain et les allemands étaient parvenus à 60 kilomètres d'Alexandrie, d'où l'on pouvait nettement entendre le grondement des canonnades.



Montgomery à El Alamein

En outre des bruits circulaient, et ce n'était certainement pas faux, que la liste des habitants juifs à arrêter avait été fournie aux allemands par des militaires égyptiens désireux de se débarrasser des anglais avec l'aide de l'Allemagne. Certains d'entre eux étaient même adhérents aux Frères musulmans. Signalons à ce propos l'arrestation en juillet 1942 d'Anouar el Sadate accusé d'avoir pris contact avec des agents allemands au moment où Rommel menace directement l'Égypte. Il s'évadera de prison en octobre 1944.



Lors de la bataille d'El Alamein de nombreux juifs furent pris de panique, et tombèrent dans une profonde anxiété. En effet les familles italiennes dont les chefs avaient été internés se préparèrent à recevoir les vainqueurs dans l'enthousiasme. Les juifs se réfugièrent en province et spécialement à Tanta. Certains quittèrent le pays et prirent le train que l'ambassade britannique avait mis en place pour un départ vers la Palestine. D'autres partirent vers la Haute Égypte ou le Soudan.

Le cimetière d'El Alamein

Mais tout finit bien et le 2 novembre 1942 la victoire des forces alliées à El-Alamein met l'Égypte hors de portée de forces de l'axe. C'est un tournant décisif dans la guerre. Rassurés, les juifs réintègrent leurs foyers et continuent leurs activités sans se rendre compte que le parti des Frères musulmans continue son travail de sape. La guerre s'éloigne donc de l'Égypte et les terribles bombardements sur Alexandrie s'estompent en 1943.

Les plages refont le plein de baigneurs et les nombreuses pâtisseries d'Alexandrie, détenues en général par des grecs reprennent leurs thés dansant avec des vedettes locales, faute de stars étrangères.

L'année 1944 débute donc dans cette atmosphère paisible, mais deux événements vont marquer le mois de novembre.

Le 2 novembre est en effet la date anniversaire de la déclaration Balfour. A cette occasion des manifestations se déroulent à Alexandrie soutenues par les Frères musulmans. Elles sont assez intenses mais sans violences ce qui ne sera pas le cas en 1945.

L'année suivante au Caire une manifestation organisée par plusieurs associations islamiques débute sans trop de violence, se dirige d'abord vers la gare centrale, puis vers la place Abdine avant d'être rejointe par des casseurs et se dirige vers le quartier juif de Hart el Yahoud. Sur leur passage ils détruisent des magasins appartenant à des juifs, puis s'attaquent à une synagogue ashkénaze située sur la rue Al-Amir Farouk qu'ils détruisent et incendient. Des appartements furent endommagés et plusieurs personnes furent blessées mais les différentes sources ne s'accordent pas quant à la possibilité de morts ainsi qu'à leur nombre. Il est toutefois certain que ces manifestations ont été organisées par le leader des Frères musulman Hassan el Banna.

Le lendemain, le premier ministre Nokrachi Pacha parcourut le quartier juif et signala que tout était redevenu normal. Le 4 novembre le Grand rabbin Haïm Nahum est reçu par le roi Farouk et apaise la communauté juive, mais...

Revenons à 1944. Le 5 novembre 1944 Lord Moyne représentant en Égypte le gouvernement britannique pour la conduite de la guerre est assassiné par deux jeunes juifs palestiniens appartenant au groupe Lehi, Eliahou Beit Souri et Eliahou Hakim.

Lord Moyne était accusé d'avoir donné l'ordre aux navires de guerre britanniques d'arrêter et de faire retourner à leur port de départ les navires qui transportaient des immigrants juifs. D'où le sort tragique du "Struma" qui coula et entraîna la mort de centaines de malheureux réfugiés. Les deux jeunes juifs furent arrêtés et leur procès eut un grand retentissement, les journaux abondaient en informations et en commentaires, faisant l'éloge des plaidoyers des avocats des inculpés. Les deux jeunes gens furent condamnés à mort et exécutés le 22 mars 1945.

Dans les années 1970 leurs corps seront échangés contre 20 prisonniers arabes, et enterrés au "monument des héros" à Jérusalem. Ce procès souleva parmi la population égyptienne une vague de sympathie pour les juifs, car l'Égypte était occupée par les anglais et comme on l'a vu, commençait à lutter pour l'évacuation. La population s'identifiait à la lutte des partisans juifs en Palestine qui combattaient pour également chasser les anglais.

L'année 1945 est aussi une année riche en événements. Ahmed Maher (1888-1945) est premier ministre depuis le 10 octobre 1944. En 1940 le roi avait refusé de déclarer la guerre à l'Allemagne mais l'Égypte avait malgré ce fait subi des bombardements et l'occupation temporaire d'une partie de son territoire par les troupes italiennes et allemandes. En janvier 1945 Ahmed Maher déclare la guerre à l'Allemagne et au Japon. Le 24 février de la même année, il est assassiné en plein parlement par les frères musulmans. On prétendra que cet assassinat est dû au fait de cette déclaration de guerre, mais cela semble inexact car cette décision ne lui appartenait pas, mais Ahmed Maher était un ennemi implacable des frères musulmans et s'opposait à leur participation à de nouvelles élections.

Les juifs suivent tous ces événements avec un certain intérêt, mais ne se mêlent pas trop de la politique intérieure de l'Égypte en dehors des groupes semi-clandestins de tendance marxiste. Pourtant un événement va les inquiéter : C'est la signature le 22 mars 1945 de l'acte constitutif de la ligue arabe dont le siège est fixé au Caire. Ceci provoque des scènes de joie de la rue arabe et même des slogans anti juifs. Mais la situation se calme et se stabilise avec la fin de la guerre le 8 mai et la levée de la loi martiale en septembre 1945. Il s'ensuit quelques années de quiétude pour les juifs.

La belle vie en état de paix reprend ses droits et les juifs en profitent pleinement. Les manifestations ne sont plus contre eux, mais visent les anglais dont l'Égypte ne comprend pas pourquoi ils ne quittent pas le pays une fois la guerre terminée. Elles sont parfois assez violentes et souvent mêlées à des revendications sociales.

En effet les partis marxistes fortement dirigés par des juifs (Henri Curiel, Hillel Shwartz, Marcel Israel) ont réussi à fédérer les étudiants et les ouvriers. Ils ont une presse clandestine en arabe et en français.

Les manifestations antibritanniques aboutissent à la décision prise le 7 mai 1946 par le gouvernement de Londres de l'évacuation de ses troupes du Caire, d'Alexandrie et de toute la vallée du delta pour se concentrer dans la région du canal De Suez.

Dans leur grande majorité les juifs sont indifférents à la politique, trouvent que la vie est agréable en Égypte et fréquentent en été les plages d'Alexandrie et de Ras el Bar. Ils relèvent en général d'un statut bizarre de "sujet local", bien que très souvent présents dans le pays depuis plusieurs générations. Certains ont acquis des nationalités étrangères de complaisance. Ils ont le droit de travailler et occupent souvent des postes de comptables, et même de dirigeants de sociétés. Ils possèdent souvent de petits commerces. Nous avons vu que les grands magasins étaient détenus par des juifs. Ils ne se doutent pas que tout cela va

bientôt changer avec la loi de 1947 imposant un quota maximum de 25% d'étrangers dans les entreprises. Ils pensent que cette loi n'a aucune chance de s'appliquer.

Les années 1946 à 48 voient la grogne sociale s'accroître dans le pays. Les anglais étant partis la colère du peuple se focalise contre le gouvernement. Une alliance s'est faite sous le nom "Comité national des ouvriers et des étudiants". Le peuple réclame une forte augmentation des salaires et les étudiants se joignent à eux en le soutenant et réclamant pour eux de meilleures conditions d'études. Ces manifestations sont très souvent violentes. Elles aboutissent en avril 1948 à une agitation sociale qui gagne tout le pays et dégénère en violentes émeutes spécialement à Alexandrie. Un mot d'ordre est lancé par la presse clandestine et spécialement "Al Jamahir" pour une grande manifestation le 1^e mai. Dans la nuit du 30 avril plusieurs militants communistes sont arrêtés dont une majorité de juifs. Ils sont conduits dans la prison de Hadra à Alexandrie.

Le 15 mai 1948 l'Égypte avec six autres pays arabes attaquent l'État juif qui vient d'être proclamé. L'engagement de l'Égypte voulu par le roi Farouk contre l'avis de l'armée se conclut par la défaite de l'Égypte actée par l'armistice de Rhodes le 24 février.

En Égypte dans la nuit du 14 mai d'importantes arrestations de juifs sont effectuées, des sociétés juives sont mises sous séquestre, les activités des mouvements de jeunesse juives sont interdites de même que la presse juive. Les juifs sont internés dans des camps aménagés dans ce but : Aboukir à Alexandrie et Huckstep au Caire. Ces camps ne furent fermés qu'au milieu de l'année 1948. La plupart des internés vont être obligés de quitter le pays.

Les sujets locaux ou les étrangers avec un titre de voyage sans possibilité de retour, les rares personnes de nationalité égyptienne doivent renoncer à leur nationalité et subir le même sort que les autres. Voici donc un état qui renie ses propres sujets !..

Les conséquences de ces expulsions qui ne disaient pas leur nom, car les détenus signaient un document déclarant qu'ils quittaient le pays par leur propre volonté, furent que leur familles demandèrent aussi à les suivre. Environ 7000 juifs quittent le pays, en majorité vers Israël, mais un certain nombre, surtout des sympathisants de la gauche, s'installe en France (environ 2000). On ne possède pas d'archives en France sur le nombre exact de juifs admis dans cette période.

Pour les juifs restant dans le pays règne une atmosphère de peur. Y aura-t-il de nouvelles arrestations? On se méfie de toutes les personnes extérieures à sa famille. On n'ose pas prononcer le nom d'Israël, que l'on remplace par la formule "chez nous". D'autre part on veut connaître des nouvelles crédibles de ce qui se passe au front (les radios égyptiennes parlent de grandes victoires des arabes) et l'on écoute en cachette Kol Israël. La censure est établie et les lettres en provenance de l'étranger sont ouvertes et rescotchées. On ruse pour obtenir des nouvelles des parents qui sont allés en Israël et on trouve un relais en France pour faire transiter le courrier.

Pourtant les écoles juives ne sont pas fermées et je veux signaler à ce propos les mots très nobles de notre enseignant d'arabe qui nous dit le 15 mai que tout cela est de la politique qui nous dépasse et que tout être humain est respectable.

A partir de 1949, la situation des juifs va se calmer, mais un courant continu de départs se met en place, surtout dû à la difficulté de trouver du travail pour les non égyptiens et la fin des tribunaux mixtes.

Pour compléter le récit de cette période signalons que le 4 décembre 1948 le chef de la police égyptienne est abattu par les frères musulmans, dont l'organisation est dissoute peu après.

Le 28 décembre, le premier ministre Nokrachi Pacha (1888-1948) est assassiné à son tour.

Le 12 février 1949 le fondateur des frères musulmans est lui aussi assassiné probablement en représailles.

La communauté juive observe ces événements, mais elle est surtout préoccupée par tout autre chose. Rester ou partir? Si on reste dans quelles conditions, et si on part pour aller dans quel pays?

Il est difficile d'obtenir une autorisation de séjour dans un autre pays à l'exception d'Israël. Des départs vers Israël ont lieu avec l'aval des autorités égyptiennes via Chypre, la Grèce ou Marseille. Deux agences de voyages l'une au Caire et l'autre à Alexandrie s'occupent d'obtenir des visas de transit. Les postulants doivent passer un examen médical prouvant qu'ils ne sont pas atteints de la bilharziose ou du trachome.

Les policiers égyptiens à la porte des agences de voyages ont cette belle formule : Ceux qui viennent pour un voyage normal à gauche, ceux qui viennent pour aller "chez nous" à droite".

Toutefois en 1950 la situation se calme un peu et des visas sont même accordés aux juifs avec un retour possible. C'est ainsi qu'un certain nombre de jeunes juifs, dont moi-même et d'autres, ont pu participer en juillet 1950 à un séminaire organisé par la Shomer Hatzair dans un petit village en France, et revenir en Égypte sans problème.

André Cohen

Récit

1-Histoire d'une affiche qui se trouve sur un mur de mon appartement

Mon frère ayant appris qu'un des tomes de la *Description de l'Égypte* (campagne de Napoléon) était disponible dans une librairie à Paris, s'est rendu sur place en vue d'acheter cet ouvrage.

Le libraire, après avoir fourni des gants à mon frère avant de déposer devant lui le précieux bouquin : il s'agit du cinquième tome de la Description de l'Égypte dans la première édition (dite édition impériale)

Mon frère consulte le livre et admire les gravures

- Cela me convient, dit-il au libraire, je voudrais l'acheter ; quel en est le prix ?
- Le prix est de 20 000 euros
- Bien, alors cela ne va pas être possible...
- Une option serait d'acheter des pages à la découpe
- Mais le livre est complet et en parfait état !
- Certes, mais si vous le souhaitez, on peut le découper
- Bien, allons-y ...



Mon frère choisit plusieurs gravures ; le libraire lui demande d'arracher lui-même les pages ; Aie aie aie, c'est douloureux, mais voilà que tout est fait.

- J'aimerais emballer les gravures avant de les emporter, pour ne pas les abîmer ; offrez-moi, s'il vous plaît, à cet effet, la page de garde du livre

Voilà comment la page de garde du tome 5, cadeau de mon frère, se trouve affichée, dûment encadrée, sur l'un des murs de mon appartement.

2-Comment l'encyclopédie sur l'Égypte a vu le jour

L'armée d'Orient, un corps expéditionnaire de 38 000 hommes, emmenée par Bonaparte, quitte Toulon Le 19 mai 1798. La destination finale est tenue secrète.

Le 28 juin, Bonaparte dévoile enfin le but de cette équipée maritime : la conquête de l'Égypte ; l'expédition débarque à Agami et, le 1er juillet, atteint Alexandrie.

La campagne d'Égypte sera un désastre militaire, aboutissant à une cuisante défaite contre les anglais. Mais Bonaparte a emmené avec lui, pour explorer et étudier l'Égypte, 167 savants membres de la Commission des sciences et des arts, l'élite scientifique et artistique française.

Le mathématicien Monge, le chimiste Berthollet, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, ainsi que de nombreux artistes, ingénieurs, architectes, médecins, militaires des grandes écoles (polytechnique, ponts et chaussées), et dessinateurs vont suivre l'armée pendant 3 ans.

Ils travaillent dans des conditions extrêmement difficiles : chaleur, maladies, manque de temps et de matériel, insécurité (Vivant Denon est même obligé de faire le coup de feu entre deux dessins pour sauver sa vie).

Ils réussissent cependant, à recueillir des informations précieuses, précises et abondantes.

« *Le plus extraordinaire est que ce travail d'une rigueur, d'une méthode et d'une minutie remarquables, a été accompli alors que l'Égyptologie n'existe pas encore. Ces scientifiques et ces artistes, souvent les deux à la fois, ont conscience d'être face à des monuments d'une grande valeur scientifique et culturelle et ils ont tout reproduit, y compris les détails pouvant sembler sans importance, les fissures, les creux ou les manques, comme un cartouche effacé sur un bas-relief.* »

(Vincent Belloy, spécialiste chez Christie's au département des Livres et Manuscrits.)



De cette aventure militaire va naître l'un des monuments de l'édition, de l'illustration, de l'imprimerie et de la reliure. Il s'agit du fameux ensemble de volumes, publié entre 1809 et 1828, intitulé : « *Description de l'Égypte, ou recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française* ».

Source documentaire irremplaçable, elle fait autorité encore aujourd'hui.

Au moment de sa publication, c'est la plus grande œuvre imprimée et son influence est énorme, faisant oublier la défaite militaire et établissant l'égyptologie comme une discipline intellectuelle et inspirant la passion pour l'art de l'Égypte antique dans le monde occidental ;

3-L'Encyclopédie

La *Description de l'Égypte* se compose de textes, de descriptions et de mémoires, illustrés par des volumes de planches. Les articles et les illustrations présentent

L'antiquité et l'histoire moderne de l'Égypte sous de nombreux aspects : architecture, agriculture, langage, musique, costume, sociologie, médecine, histoire naturelle, et une cartographie détaillée.

Cette œuvre a connu deux éditions complètes :

- la première dite « [édition impériale](#) » à partir de 1809, ordonnée par Napoléon ;
- la seconde, dite « [édition Panckoucke](#) » à partir de 1820, sous les auspices de Louis XVIII. Cette deuxième édition est de plus petit format, entièrement en noir et sans le filigrane « Égypte ancienne et moderne », elle fut publiée à partir de 1821 par l'imprimerie C.-L.-F. Panckoucke (Paris).

4-L'Édition impériale

Il a fallu 20 ans pour la réaliser (1802 à 1826) : elle est constituée de 23 volumes, de plus de 974 planches dont 74 en couleurs: plans, vues pittoresques, perspectives, coupes, détails architecturaux, représentations d'objets, de personnages, d'animaux, reconstitutions de temples antiques...



Le célèbre frontispice dessiné par François-Charles Cécile, figure l'apothéose de Bonaparte, présenté sous la forme d'Apollon conduisant le quadriga des chevaux de Saint-Marc au milieu d'une Égypte antique redécouverte (haut du cadre)....

Cette édition est tirée à 1000 exemplaires en quatre qualités différentes. (Mais, il semble qu'étant donné les réductions successives de tirage d'une série à l'autre, il n'y ait eu que 500 exemplaires complets).

L'une d'elle, l'édition de luxe, est imprimée sur du papier vélin et toutes les planches sont en couleurs.

Les exemplaires sont recouverts d'une reliure spécialement conçue, exécutée par le relieur parisien Tessier. Des meubles destinés au rangement de l'ouvrage ont été fabriqués dans le style égyptien par l'ébéniste Charles Morel. Cette édition est réservée à Napoléon qui l'offre à de hautes personnalités.



Neuf tomes de texte, folio (395 × 255 mm), dont certains contiennent quelques illustrations : dont l'une représente la machine à graver de Conte

Antiquités mémoires I : 3 planches (2 folding), 10 tableaux

Antiquités mémoires II : 19 planches (texte de la pierre de Rosette), 2 cartes, 1 portrait ;

Antiquités descriptions II : 2 portraits ;

Histoire naturelle II : 1 planche ;

État moderne I : partitions musicales ;

État moderne II pt 1 : une planche ;

État moderne II pt 2 : 4 planches, 1 portrait.

Onze tomes de planches éléphantine folio (710 × 525 mm) :

Antiquités I : frontispice, carte et 87 planches dont 4 coloriées ;

Antiquités II : 61 planches, dont 18 coloriées ;

Antiquités III : 43 planches, dont 1 coloriée ;

Antiquités IV : 61 planches, dont 1 coloriée ;

Antiquités V : 73 planches ;

État moderne I : carte et 75 planches ;

État moderne II : 83 planches ;

Histoire naturelle I : 62 planches ;

Histoire naturelle II : 105 planches ;

Histoire naturelle II bis : 77 planches, dont 13 coloriées.

Deux tomes de planches double éléphantine folio

(1 080 × 695 mm) : 31 planches (7 pliées), dont 4 coloriées ; 64 planches (5 pliées)

un Atlas double éléphantine folio (1 080 × 695 mm) contenant 49 planches

5-Les prouesses techniques

De très grandes feuilles de papier : L'Imprimerie impériale a pris le parti de représenter les monuments égyptiens tous à la même échelle, d'où la nécessité d'utiliser de très grandes feuilles de papier. Les papeteries d'Arches vont fournir environ **2 200 000 feuilles en « grand aigle »** (75 x 106 cm). Jusque-là,

aucune papeterie d'Europe n'a fabriqué un tel format. On a dû fabriquer de nouvelles cuves pour la fabrication du papier, et de nouvelles presses capables d'imprimer ces images immenses.

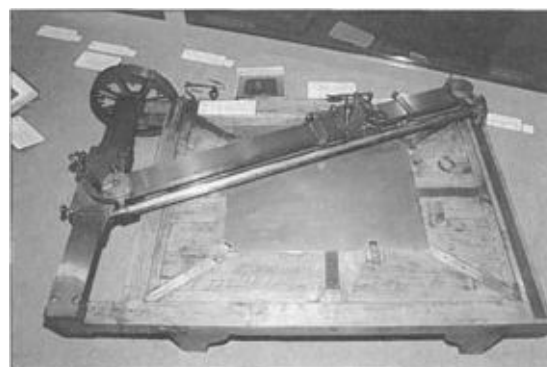
[De très belles réalisations typographiques de l'Imprimerie Nationale.](#) Il a fallu dessiner des caractères spécifiques pour imprimer les hiéroglyphes « La qualité des caractères, le soin apporté à la graphie et à la transcription des mots arabes, l'uniformité de présentation malgré la longueur de la publication en font aussi un chef-d'œuvre de l'art graphique ».

[Ce sont les gravures qui ont constitué le défi technique majeur.](#) On a fait appel à **294** graveurs, burinistes, aquafortistes pour préparer les cuivres. « 836 planches dont une soixantaine en couleurs, gravées à l'eau forte et au burin dans des formats jusqu'alors inusités (le plus grand couvre près d'un mètre carré) ... Certaines d'entre elles ont demandé deux années de travail. ... » (*Yves Laissus, commissaire de l'exposition organisée en 2009*).

[Nicolas Conté invente une machine destinée à alléger la besogne des graveurs.](#)

Nicolas Conté, maître d'œuvre de l'ouvrage, connu pour avoir inventé le crayon qui porte son nom, invente une nouvelle machine à graver pour exécuter les grandes masses uniformes : elle permet de tracer des traits parfaitement parallèles avec un espacement constant ou variant progressivement

La reproduction des fonds, ciels et masses des monuments s'effectuait avec plus de facilité et de rapidité : on grave en deux ou trois jours des planches qui auraient demandé, à la main, auparavant, huit mois de travail.



La machine de Conté appartient aujourd'hui au Conservatoire National des Arts et Métiers, Non

brevetée, elle sera, de ce fait, bientôt adoptée par l'industrie et révolutionnera l'impression des textiles et du papier peint.

[La Pierre de Rosette, découverte en 1799, reproduite grandeur nature permettra le déchiffrement des hiéroglyphes](#)

Le dessin s'avère insuffisamment précis pour une étude scientifique. Jean-Joseph Marcel invente l'autographie, qui consiste à enduire la pierre d'encre et l'appliquer sur du papier, en faisant en sorte que l'encre ne pénètre pas les caractères gravés, qui apparaissent ainsi en blanc sur fond noir et à l'envers sur le papier. Nicolas-Jacques Conté utilise une méthode inverse, la chalcographie, où ce sont les parties creuses qui retiennent l'encre. Raffeneau-Delile, quant à lui, prend l'empreinte de la pierre par moulage.

Un des généraux de l'armée ramène ces reproductions à Paris au printemps 1800.

Il faudra attendre plus de vingt ans (1822) pour que Champollion déchiffre les hiéroglyphes, à partir de ces tirages papiers (la pierre elle-même, ayant été saisie par les anglais au moment de la capitulation).



[Pierre trouvée à Rosette \(partie supérieure, en écriture hiéroglyphique\)](#)

« La Description de l'Égypte reste le premier et le plus monumental des ouvrages consacrés à un pays ... aucun n'aura l'ampleur, la richesse d'information et la qualité graphique et typographique de la Description d'Égypte ».

[6-C'est l'expédition et l'ouvrage qui doivent le plus au travail de polytechniciens.*](#)

Pour rappel, des militaires issus de l'école polytechnique participaient à l'expédition.

La Bibliothèque de l'Ecole polytechnique s'enorgueillit à juste titre de posséder l'une de ces collections complètes. ...

Malheureusement, la Description de l'Égypte de l'École polytechnique ne reçut qu'une reliure modeste qui a mal résisté au temps, d'autant que le format exceptionnel en a rendu la consultation fatigante pour les reliures. De plus, poussières, et pour certains volumes, champignons, ont attaqué l'intérieur des volumes. Sans être catastrophique, l'état général de la collection demande toutefois une intervention de restaurateur spécialiste, tant pour nettoyer et désinfecter l'intérieur des volumes que pour réparer les reliures et rendre les gravures exploitables dans le cadre d'expositions ou de consultations ».

(Francine MASSON, conservateur général des bibliothèques, ayant dirigé la Bibliothèque de l'Ecole polytechnique).

7-Les Achats

Si vous êtes intéressés, et disposez d' 1 million d'euros environ, optez pour l'édition impériale :

Vente aux enchères : Un rare exemplaire de la "Description de l'Égypte" en vente chez Christie's : **Prix réalisé 1.095400 euros.**



Si vos moyens sont plus modestes, orientez-vous vers la deuxième édition (Panckoucke)

	<p><u>Caractéristiques de l'objet</u> Commentaires du vendeur : "BON ETAT" Caractéristiques spéciales: 2nde Edition Époque: XIXème Nom de publication: PANCKOUCKE Type: IN- FOLIO PLANO Date de publication: 1820-1829</p> 
------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Enfin – (mais c'est dommage) - il reste la découpe (se reporter au §1)

DESCRIPTION DE L'EGYPTE. Thèbes. Hypogées. Peintures dessinées d'après des enveloppes de momies, Détails d'une frange et d'une toile rayée, trouvées sur des momies. (ANTIQUITES, volume II, planche 59)

Imprimerie Impériale, Paris 1809-1829, 71x53, 5cm, une feuille.

	<p>Gravure Originale DESCRIPTION EGYPTE Empire THÈBES</p> <p>État : --</p> <p>528,00 EUR</p> <p>Achat immédiat</p> <p>Ajouter au panier</p> <p>Ajouter à la liste d'Affaires à suivre</p> <p>Livraison à partir de : France Livraison gratuite</p> <p>Livraison : GRATUIT Standard détails Lieu où se trouve l'objet : FRA, France métropolitaine Lieu de livraison : Amérique, Europe, Asie, Australie</p> <p>Délai de livraison : Estimé entre le mar. 2 juin et le ven. 5 juin ©</p> <p> Paiements :  Carte Bleue, Chèque de banque, Chèque personnel, Virement bancaire</p> <p>Retours : Remboursement sous 14 jours, l'acheteur paie les frais de retour détails</p>
-------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Gravure originale à l'eau-forte, une des 72 planches rehaussées en couleurs à la bobine, extraite de l'édition dite « Impériale » de la *Description de l'Égypte ou Recueil des observations et recherches faites en Égypte pendant l'expédition française*, publié par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand.

Réalisée entre février 1802 et 1829 sur ordre de Napoléon Bonaparte et publiée à partir de 1809 [en réalité 1810. Légères et marginales rousseurs sans aucune atteinte à la gravure, sinon très bel état de fraîcheur et de conservation.

Références des documents utilisés :

Wikipedia – description de l'Égypte

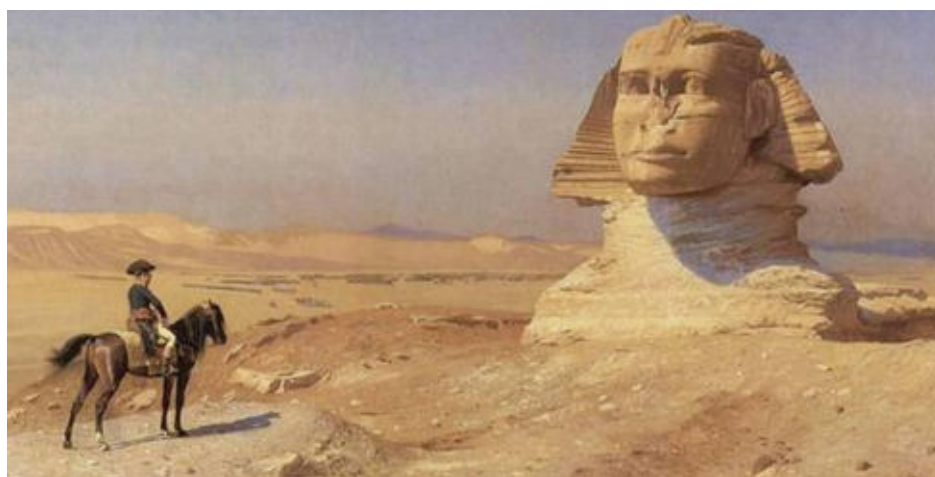
Bibliothèques.agglo-annecy.fr › id=3153

[Accueil](#) / Nos collections / [Trésors](#) / La « Description de l'Égypte » : un monument de l'édition française

L'histoire par l'image : FRONTISPICE DE LA DESCRIPTION DE L'EGYPTE

Description de l'Égypte ; préface de Sydney H Aufrere

L'Égypte antiquités à la BNF



Dans la presse

Une réfugiée palestinienne, aux racines juives, obtient la citoyenneté espagnole

Heba Nabil Iskandarani était apatride depuis sa naissance - jusqu'à ce qu'elle découvre récemment les origines séfarades de son père.

Par **Cnaan Liphshiz**, le 25 septembre 2020, dans « *The times of Israël* ». (Extraits)

Résidente au Royaume-Uni, née à Dubaï d'un père palestinien et d'une mère libanaise, Heba Nabil Iskandarani ne manquait guère d'identités nationales potentielles. En revanche, elle n'avait aucun passeport.

Chargée de cours à l'université de la ville de Birmingham, enseignant l'architecture, Heba Nabil Iskandarani, 26 ans, est restée apatride pendant la plus grande partie de sa vie, ne possédant qu'un document de voyage libanais la présentant comme réfugiée palestinienne.

Mais après avoir découvert que son père palestinien avait des origines juives espagnoles, Heba Nabil Iskandarani s'est trouvée en capacité de réclamer la citoyenneté du pays grâce à une loi, promulguée en 2015, qui s'engageait à naturaliser tous ceux dont les ancêtres juifs avaient été contraints de fuir l'inquisition dans le pays.

Dans un entretien accordé à l'agence JTA, Heba Nabil Iskandarani explique que sa requête de citoyenneté s'est ancrée à la fois dans sa recherche d'une solution pratique face aux complications bureaucratiques résultant de son statut d'apatride, mais également dans une recherche intime de son identité.

« Cette profonde addiction pour l'appartenance m'avait fait m'intéresser davantage à l'histoire de ma famille », avait écrit la jeune femme dans un post publié le 12 septembre sur Facebook. « J'avais voulu trouver une solution pour briser le cycle de la honte, ce sentiment d'être moins que rien. J'avais besoin d'une identité, d'un pays où retomber. »

Heba Nabil Iskandarani fait partie des plus de 43 000 non-Juifs qui auraient reçu la citoyenneté espagnole sous les termes de la loi adoptée en 2015 en signe de repentance. L'inquisition avait donné lieu, en Espagne, à des persécutions qui avaient entraîné l'exil forcé de la communauté juive, au 15^e siècle. La législation avait invité les descendants des membres de la communauté juive espagnole à réclamer la citoyenneté du pays s'ils étaient en mesure de démontrer qu'ils avaient des Juifs séfarades parmi leurs aïeux et qu'ils entretenaient un lien particulier avec l'Espagne. Plus de 150 000 personnes ont, à ce jour, obtenu la citoyenneté.

Heba Nabil Iskandarani avait d'abord subi un test ADN qui avait révélé qu'elle avait des ancêtres à la fois nord-africains et ibères, et des généalogistes avaient pu démontrer que son nom de famille remontait aux Juifs espagnols. Mais elle avait encore besoin d'un document attestant de l'identité juive de son arrière-grand-mère paternelle, Latife Djerbi, dont le nom de famille fait référence à une île de la côte tunisienne où vivaient jadis de nombreux Juifs séfarades.

Heba Nabil Iskandarani était parvenue à retrouver une vieille carte d'identité de son arrière-grand-mère à Beyrouth, cachée dans une malle de documents que sa famille avait méticuleusement préservée pendant des décennies, et ce malgré leurs nombreux déménagements – en raison parfois des guerres multiples qui ont ravagé le Liban.

L'une de ses sœurs a également récemment reçu la nationalité espagnole, tandis que les dossiers de ses deux autres frères et sœurs sont encore en cours d'examen. Son père, lui, a demandé la citoyenneté au Portugal. Heba Nabil Iskandarani et certains de ses proches se sont également portés candidats à la nationalité portugaise grâce à une loi du retour similaire qui avait été adoptée dans le pays en 2013. Son dossier est encore en cours d'examen.

L'histoire d' Heba Nabil Iskandarani a été pour la première fois rendue publique le 20 septembre par le journal luxembourgeois *Contacto*.

La découverte des origines juives du père de la jeune femme a été un choc pour certains membres de la famille – même si d'autres nourrissaient déjà des soupçons. Son arrière-grand-mère pelait des œufs durs et les plongeait dans l'eau salée, chaque printemps, au cours d'un repas – une habitude qu'elle attribuait à une « tradition en Tunisie » mais qui, selon Heba Nabil Iskandarani, devait plutôt être associée au Seder de Pessah. Et sa mère s'était rappelé qu'elle avait remarqué qu'aucun des ancêtres de son époux ne portait de nom musulman.

« Ses grands-oncles s'appelaient Jacob, Ruben, Moïse, Zacharie. Et ma mère s'est souvenue avoir pensé que c'était étrange », explique-t-elle

Elle ajoute qu'elle s'intéresse davantage au judaïsme depuis sa découverte, même si elle avait toujours éprouvé une certaine curiosité à ce sujet. À l'âge de 15 ans, elle s'était fait tatouer un verset extrait de la Bible hébraïque et consacré à Jérusalem.

« Peut-être que c'était mon côté palestinien, peut-être se mélangeait-il avec mon côté juif... Je suis incapable de le savoir pour le moment », confie-t-elle.

Avec l'acquisition de son passeport espagnol, Heba Nabil peut dorénavant aller à Jaffa, la ville portuaire du sud de Tel Aviv où son grand-père était né. Selon Heba Nabil Iskandarani, sa famille s'était « exilée » de Jaffa au moment de la guerre d'Indépendance de 1948. « De manière absurde, notre conversion à l'Islam nous a une fois encore exilés de Jaffa parce que nous étions d'une religion et d'une ethnicité différentes », a-t-elle écrit. « Quelle ironie, n'est-ce pas, d'être contraints à l'exil à deux occasions pour la même raison ? »

Dans son entretien accordé à JTA, elle revient sur cette comparaison, en reconnaissant une différence entre une campagne de persécutions religieuses et des déplacements de population survenant en temps de guerre. Mais malgré d'anciennes publications sur les réseaux sociaux critiques de l'Etat juif, Heba Nabil Iskandarani dit ne guère être intéressée à l'idée de prendre parti au sujet d'Israël, et qu'elle veut dorénavant surtout comprendre.

« Je n'ai aucun intérêt à offenser ou à accuser une partie ou l'autre », explique-t-elle. « Au contraire, je veux comprendre, vraiment comprendre le côté palestinien. Mais aussi le côté juif, ces Juifs d'Europe et de Tunisie qui étaient venus en Palestine pour y construire un nouveau foyer. Je suis favorable à la paix et à la coexistence. »

...« J'ai toujours été en conflit avec mon identité, avec le sentiment de n'appartenir à aucun pays, juste parce que je suis le fruit d'une mère libanaise et d'un père palestinien. Mon grand-père paternel fut exilé de la Palestine, au Liban. »

« Il a épousé une femme libanaise qui a donné la vie à mon père. Donc mathématiquement parlant je suis 3/4 libanaise et 1/4 palestinienne. Or légalement je n'appartiens à aucun pays. Le Liban ne me reconnaîtra jamais comme libanaise... Pas plus qu'Israël ne me reconnaît comme native de l'endroit qui fut le lieu de naissance de mes grands-parents et arrière grands-parents. »...

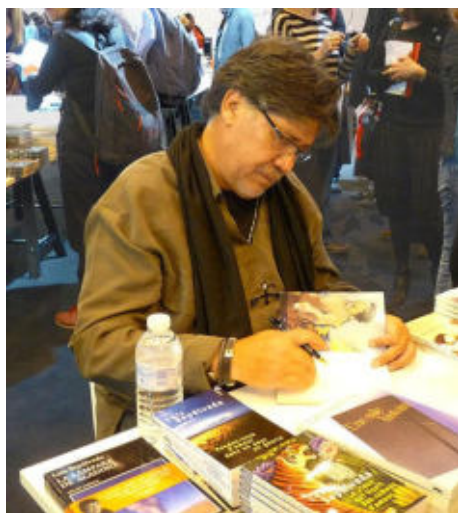
Fiches de lecture

« Le vieux qui lisait des romans d'amour » Éditions Métailié de Luis Sépulveda

J'ignorais tout de **Luis Sépulvéda**. L'annonce de son décès à Oviedo (Espagne) le mois dernier du fait de la pandémie de Coronavirus a attiré mon attention mais sans plus. Il a fallu que je regarde l'émission « La Grande Librairie » sur FR5 pour qu'un hommage appuyé de François Busnel m'informe un peu plus sur cet écrivain chilien prolifique.

Il était engagé politiquement, ce qui lui a valu de passer deux ans et demi dans les geôles du Général Pinochet. Libéré grâce à l'action d'ONG, il commence un parcours mouvementé, qui le conduira entre autres, en Équateur, où il vivra un an auprès de tribus amazoniennes, les Shuars que les « civilisés » ont surnommés Jivaros (dénomination péjorative en espagnol).

J'ai suivi le conseil de François Busnel en lisant le roman « Le vieux qui lisait des romans d'amour » éditions Métailié traduit du titre original espagnol *Un viejo que leía novelas de amor*. Je vous le recommande vivement.



Le héros du roman est particulièrement attachant. Voyez ce qu'en dit le prologue du récit :

« Antonio José Bolívar Proaño est le seul à pouvoir chasser le félin tueur d'hommes. Il connaît la forêt amazonienne, il respecte les animaux qui la peuplent, il a vécu avec les indiens Shuars et il accepte le duel avec le fauve. Mais Antonio José Bolívar a découvert sur le tard l'antidote au redoutable venin de la vieillesse : il sait lire (difficilement) et il a une passion pour les romans qui parlent d'amour, le vrai, celui qui fait souffrir. »

Le style du roman de Luis Sépulvéda est savoureux et extrêmement imagé. Dès la première phrase, on peut le percevoir : « Le ciel était une panse d'âne gonflée qui pendait très bas... » Ou, un peu plus loin :

« Le bateau, une vieille caisse flottante mue par la volonté de son chef mécanicien, les efforts des deux costauds qui composaient l'équipage et l'obstination phthisique d'un antique diesel... ».

Le décor de cette bourgade fluviale perdue en Équateur, bien loin de la capitale Guyaquil, est planté.

Le « vieux » héros du roman, n'apparaît qu'au milieu du deuxième chapitre. Quoique fort discret, sa connaissance de la nature et des créatures qui la peuplent, le font remarquer de tous et s'imposer. Le maire du village, délégué par le gouvernement en ce lieu perdu, parce qu'il a fait des bêtises, impose une loi pleine d'arbitraire. Il est cependant obligé de s'incliner devant le bon sens et la sagesse du vieux.

Luis Sépulvéda décrit les lieux, les gens, l'atmosphère avec une précision, une sensualité remarquables. Les aventuriers chercheurs d'or, sont des bandits qui méprisent la population locale et détruisent la nature sans limite. Ils vont attaquer un couple de jaguars et ses petits. L'un de ces aventuriers se fera d'ailleurs tuer par la femelle jaguar. C'est là que commence la battue impliquant le vieux.

Les images de la forêt, ses fourmis, singes, serpents et autres sont remarquables et montrent que l'auteur a bien connu ce milieu et sait le décrire avec talent. La description des sentiments du vieux envers le jaguar est empreinte d'une grande noblesse.

Le côté humoristique de ce roman est la passion du vieux pour les romans d'amour, se déroulant bien loin de son milieu. Comment imaginer Venise et ses gondoles lorsqu'on n'est jamais sorti de la jungle amazonienne ? Ou bien qu'est-ce qu'un « baiser fougueux », ce type d'intimité « dégoûtante » n'existant pas chez les Shuars !

Domage que l'auteur soit décédé, il nous aurait charmés dans un cercle de lecture.

15 mai 2020 - Victor Attas

La Peste par Albert Camus

La Peste est un roman d'Albert Camus écrit en 1947. J'ai dû le lire dans les années 60. Au début du mois de février, le fameux Corona commençant à faire parler de lui avec de plus en plus d'insistance, j'ai eu envie de relire ce livre. La période de confinement m'a permis, entre autres, de m'adonner à cette belle activité qu'est la lecture. J'ai donc mis à exécution mon vœu.

Pour ceux/celles qui ne l'ont pas lu ou qui l'ont lu il y a longtemps et ne s'en souviennent plus, posons le décor.

Le narrateur se positionne à Oran, ville qu'Albert Camus décrit comme laide. Il la décrit à travers les saisons et cite ses concitoyens qui « travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir ».

Les personnages du roman sont Bernard Rieux, médecin luttant inlassablement contre l'épidémie de peste, Jean Tarrou l'humaniste, Joseph Grand qui est le « comptable » de cette épidémie, le père Panelou qui voit dans cette peste une punition divine. Tous ces personnages plus d'autres acteurs plus secondaires sont, selon les commentateurs littéraires, des métaphores de personnalités illustrant l'occupation allemande et la résistance.

Mais ce qui m'a frappé dans ce roman c'est la ressemblance avec notre situation d'épidémie de COVID19. Examinons un peu ces proximités :

Au début de l'épidémie

« ...Depuis qu'on parle de cette fièvre... Il demanda au docteur si la chose était sérieuse et Rieux dit qu'il n'en sait rien. »

Des affiches collées dans les coins les plus discrets de la ville. « ...Il était difficile de tirer de cette affiche la preuve que les autorités regardaient la situation en face. Les mesures n'étaient pas draconiennes et l'on semblait avoir beaucoup sacrifié au désir de ne pas inquiéter l'opinion publique. »

« ...et les sérums ?

« ...ils arriveront dans la semaine. »

« ...le jour où le chiffre des morts atteignit de nouveau la trentaine, Bernard Rieux regardait à nouveau la dépêche officielle... Déclarez l'état de peste. Fermez la ville »

« Un jour après les sérums arrivaient par avion... ils étaient insuffisants si l'épidémie devait s'étendre. On répondit au télégramme de Rieux que le stock de sécurité était épuisé et que de nouvelles fabrications étaient commencées. »

Le roman se poursuit avec ses épisodes de la vie de tous les jours, ses angoisses, ses espérances, ses héros qui émergent.

Au sujet des enterrements : « ...Ce qui caractérisait au début nos cérémonies c'était la rapidité. »

« Les malades mouraient loin de leur famille et on avait interdit les veillées rituelles.. »

Nous avons vraiment le sentiment qu'Albert Camus a vécu notre situation actuelle, alors qu'il n'en est rien.

L'épidémie se termine dans l'allégresse, mais nous recevons une douche froide finale : « que peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse. »

A méditer.

Victor Attas 21 mai 2020

Livres à lire

Pendant la période de post-confinement j'ai découvert un auteur de romans noirs mais qui a écrit trois livres sur l'actualité de notre monde de la fin du 20^e siècle et du début du 21^e siècle.

L'auteur s'appelle **Frédéric Paulin** et les trois romans sont: "**La guerre est une ruse**" 2018, "**Prémices de la chute**" 2019 et "**La fabrique de la terreur**" Mars 2020, tous les trois publiés par les éditions Agullo.

Ces trois romans qui peuvent être lus séparément nous racontent les aventures d'un policier des renseignements généraux, Belazar, et par la suite de sa fille Vanessa. Nous naviguons à travers divers personnages dans les années noires de l'Algérie des années 1990 où le régime est parfois de mèche avec les groupes islamistes, dans les guerres de l'ex-Yougoslavie, dans les révolutions arabes qui commencent en 2011 en Tunisie, dans les groupes islamistes en Afghanistan, pour se terminer en France avec les attentats de 2015.

Le mérite de ces trois romans est que tous les événements mentionnés et les personnages sont réels et l'auteur cite leurs noms, qu'il s'agisse des terroristes ou des hommes politiques. C'est une dénonciation de certaines complicités et surtout de l'aveuglement des hommes d'État qui malgré des signes évidents n'ont rien vu venir ou n'ont pas voulu y croire. Ces trois écrits, qui sont plus des livres d'analyse politique que des romans, ont reçu de nombreux prix.

Dans un tout autre genre un essai de l'écrivain égyptien **Alaa el Aswani** qui quitte le genre du roman pour nous offrir "**Le Syndrome de la dictature**" traduit de l'anglais par Gilles Gauthier, éditions Actes Sud. Il s'agit d'une réflexion fouillée sur la dictature, de son analyse, de l'acceptation par le peuple de cette dictature.

L'auteur part du concept de la servitude volontaire décrit par Boileau pour nous décrire en neuf chapitres, étayés par de nombreux faits et anecdotes historiques, ce syndrome, ses causes, ses symptômes, sa propagation, et la prévention possible.

Et pour finir le livre de Pia Moustaki "**Fille de Métèque**" éditions Plon. La fille de Georges Moustaki nous raconte à travers son histoire, l'histoire de ses parents Georges et Yanik, la joie mais aussi la difficulté de grandir auprès de personnalités hors normes, tous deux artistes et bien jeunes à sa naissance.

André Cohen

Note : Les articles publiés dans nos bulletins n'engagent que leurs auteurs.

Notre appel à l'aide envoyé par mail à nos adhérents a reçu un écho très favorable de la part de certains de nos membres que nous remercions chaleureusement. Nous ne manquerons pas de mettre leur disponibilité à l'épreuve dès que l'occasion se présentera.

Bonjour André,

J'ai été très sensible à ton message et je te propose qu'on se voie à mon retour pour en parler.

E. Roitman

Bonjour à l'équipe,

J'ai été très touchée par votre demande.

Il est tout à fait normal que nous venions vous aider...

Je reprendrai contact très prochainement en vous souhaitant à tous bon courage et plein d'énergie

J. Dembin

Cher André,

Je suis, comme tous les retraités, très occupé par de nombreuses activités professionnelles, bénévoles et familiales. Malgré cela je considère qu'il est de mon devoir vis à vis de mon père, de ma famille et de tous nos amis juifs d'Égypte, d'essayer de faire quelque chose pour aider l'ASPCJE. Peut-être pouvons-nous envisager ensemble une action spécifique vis à vis des "jeunes" de ma génération (J'ai 69 ans!)?

G. Oudiz

Cher M. André Cohen.

Je réponds à votre appel. D'abord j'ai été très affecté par le décès de David Harari car c'était mon cousin...je ne puis répondre à votre appel car il m'est difficile de m'absenter, ma femme ayant besoin de ma présence. Je lis avec beaucoup d'intérêt le bulletin trimestriel. C'est David qui m'avait demandé de faire partie de l'ASPCJE et je ne le regrette pas. Merci pour votre compréhension.

Cordialement, R. Bigio

Cher André,

Je veux bien vous aider pour la mise sous pli du bulletin, si je suis à Paris au moment clé. Je te souhaite un bel été.

R. Hanan

P.S. Nous ne sommes toujours pas en mesure d'organiser les cercles de lecture, attendus impatiemment par tous. Nous les reprendrons dès que la situation sanitaire le permettra ; en effet, nous ne sommes pas autorisés à réunir plus de 20 personnes.

Appel à dons pour l'Alliance Israélite Universelle

L'alliance Israélite Universelle a été créée à Paris en 1860 à la suite de l'affaire de Damas par Adolphe Crémieux.

Son but est de développer un réseau scolaire visant à "moderniser" les juifs d'Orient afin de permettre leur émancipation. En Égypte une école a ouvert le 2 février 1896 au Caire et a été fermée en 1919 car le but semblait avoir été atteint. A Tanta une école a été ouverte en 1905 avec 232 élèves des deux sexes, et a fermé en 1956.

L'alliance Israelite de Paris a accueilli notre association à plusieurs reprises et nous avons l'intention d'intensifier notre collaboration.

L'A.I.U. a d'autre part effectué la numérisation de plusieurs journaux et documents juifs d'Égypte.

Nous vous suggérons de réserver une partie de vos dons à l'A.I.U. Ces dons sont déductibles de vos impôts et un certificat CERFA vous sera envoyé. Nous comptons sur votre générosité.

Les chèques sont à établir à l'ordre de l'A.I.U. et à adresser à l'adresse suivante : A.S.P.C.J.E. chez André Cohen 8 rue des Tanneries 75013 Paris. Merci d'avance.